

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

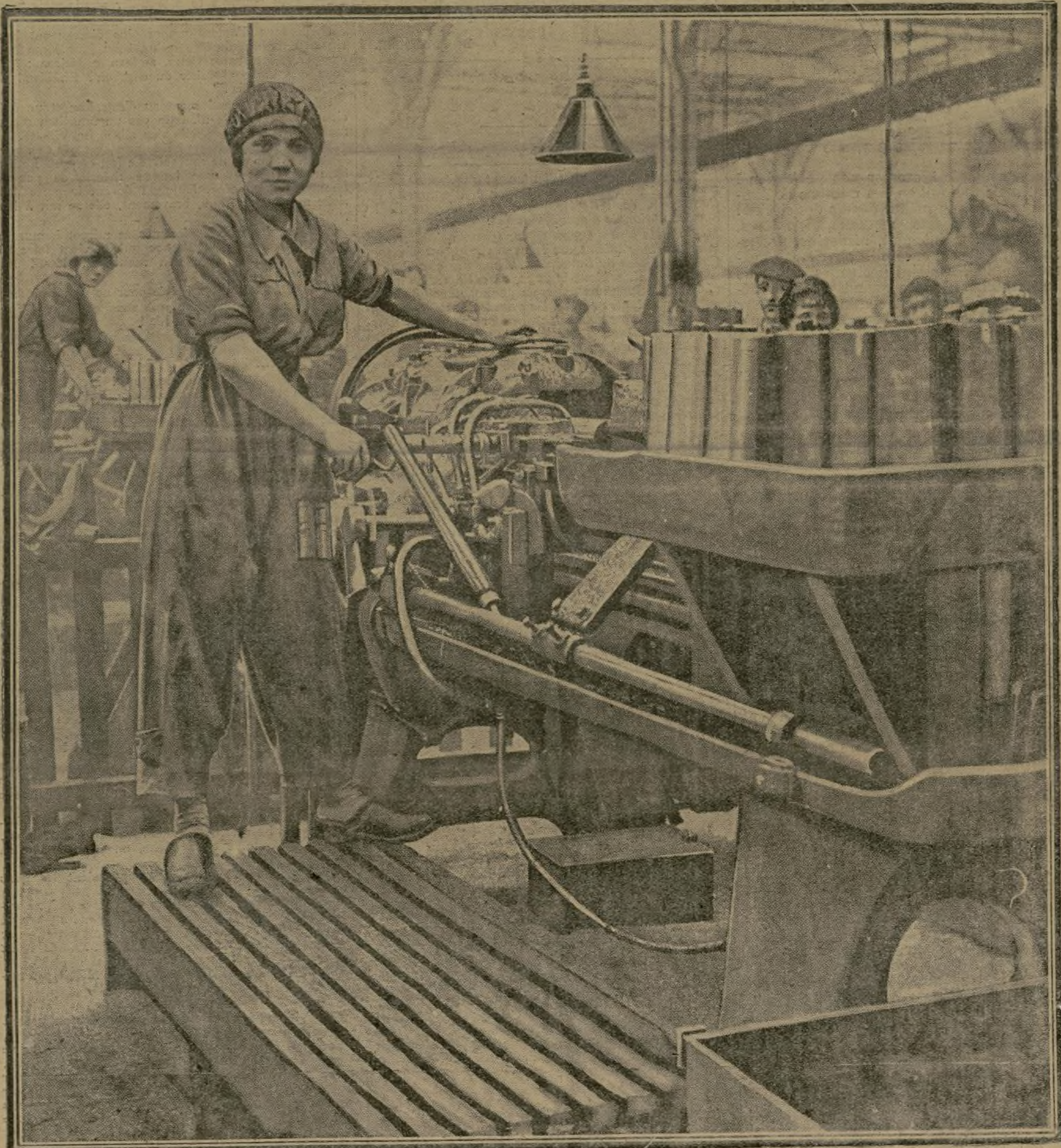
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

L'armée protège l'arrière : l'arrière travaille pour l'armée



MÉCANICIENNE REVÊTUE DE SON COSTUME MASCULIN TRAVAILLANT AUX MUNITIONS DANS UNE USINE DE GUERRE

Les Allemands, qui ont contre eux le nombre, espèrent, grâce à leur artillerie énorme, rétablir l'équilibre et même faire pencher la balance en leur faveur. A l'effort qu'ils

fournissent répond l'effort des Alliés. Dans cette course à l'armement, les vaillantes ouvrières françaises travaillant aux munitions auront contribué largement à la victoire.

Vers la coéducation ?

Il a fallu la guerre pour faire comprendre que la femme pouvait nous remplacer à peu près en tout.

Sans doute il est des aptitudes différentes chez elle et chez nous. Mais par l'éducation les caractères physiques et moraux féminins ont été accentués dans le sens d'une infériorité sociale que notre sentiment de sexe a inconsciemment grossie et fait accepter de la femme elle-même. Le miracle psychologique est que cette fiction soit devenue la vérité ; en vain la réalité la démentait à tout moment.

La femme débile ? Mais des milliers de femmes travaillent la terre, et c'est bien la tâche la plus pénible. Des jeunes filles, mêlées à la dure existence des cow-boys, en Amérique, domptent les chevaux sauvages, luttent avec les faureaux, les saisissent par les cornes et les renversent, ce qui ne les empêche pas d'être — au moins sur l'écran du cinéma qui nous les a montrées quelquefois — tout à fait féminines d'allure et attrayantes.

La femme incapable de se conduire ? Mais ne se dirige-t-elle pas mieux que l'homme ? En général, elle ne boit pas, elle ne fréquente pas les cabarets, elle ne fume pas, elle est travailleuse, sérieuse.

La femme inapte à exercer une profession ? Ah ! ça ! mais que fait-on des millions de femmes qui exercent un métier depuis des siècles ? Elles sont couturiers, modistes, fermières, cultivatrices et, maintenant, médecins, professeurs et mille choses encore — ouvrières et patronnes, employées et intellectuelles. Et je ne puis m'empêcher de rire quand j'entends déclarer que la femme doit continuer de rester au foyer ; mais, à part les bourgeoises, elle n'y est jamais restée ! Etrange illusion que celle qui nous cache la vie et qui nous montre la femme comme un être de luxe et d'oisiveté, ainsi que dans les romans et au théâtre !

Alors la guerre vint. Et par à-coups, sous l'impérieuse nécessité, la femme a peu à peu remplacé l'homme, à l'usine, dans les bureaux, à la caserne, partout où son instruction générale et technique le lui permettait.

Et, lorsque la paix sera venue, il faudra bien continuer de faire appel aux femmes. L'industrie, le commerce, la science devront être largement exploités. C'est là, dans les postes d'action et de direction — et dans l'activité économique — que les hommes d'initiative devront aller employer les qualités dont ils sont si fiers, en abandonnant aux femmes le travail des bureaux, beaucoup de fonctions publiques, les postes de tout repos.

Or, dans l'administration, l'enseignement, le droit, on doit être instruit, avoir reçu l'instruction classique si l'on veut pouvoir entrer par la grande porte de ces carrières et accéder aux emplois supérieurs. Et si les femmes restaient comme aujourd'hui imparfaitement préparées, elles ne pourraient pas libérer les combattants pour les luttes économiques de demain.

Ce n'est pas pendant la guerre seulement qu'il sera nécessaire pour la femme de remplacer les éléments masculins les plus actifs — aujourd'hui aux combats du front, demain au travail intensif qui suivra la paix. Le pays aura à soutenir la lutte économique la plus dure, la plus difficile qui ait jamais été menée, et dont l'insuccès serait aussi ruineux que la défaite des armées.

Ce n'est pas non plus pendant la guerre seulement que l'utilisation des compétences sera la condition du meilleur rendement pour le travail national. Cette obligation sera plus stricte encore dans notre pays, qui est petit par la population et appauvri en hommes jeunes. Ne serait-il pas alors criminel de laisser en jachère 20 millions de cerveaux, parce que ce sont des cerveaux de femmes ?

Mais alors, si la femme doit suppléer l'homme partout où il laissera une place pour travailler à l'agrandissement de la patrie française, il faut qu'elle soit formée intellectuellement comme lui. Or, l'instruction actuelle des femmes ne permet pas de leur confier partout le rôle de remplaçantes.

Sans doute l'enseignement secondaire féminin a été un grand progrès à son heure ; et il faut être très reconnaissant aux pionniers de

cette grande réforme. Mais cette instruction ne répond plus aux besoins actuels. Il ne s'agit pas de former des esprits comparables par une certaine culture, mais des outils cérébraux bien trempés et équivalents. Or, dans les deux sexes, ils ne sont pas aujourd'hui interchangeables.

On ne peut plus accepter, par exemple, que des jeunes filles au sortir des lycées préparent en deux années leur baccalauréat, parce que les sujets ainsi cultivés ne peuvent acquérir que le titre et non la chose.

Les programmes doivent être les mêmes pour les deux sexes ; et le personnel enseignant aussi.

Et alors pourquoi pas les écoles ? Comment pourrait-on mieux réaliser la même culture pour les jeunes filles et les garçons qu'en les instruisant ensemble ? N'en arriverait-on pas ainsi à une coéducation partielle, qui serait la forme la plus juste, la plus simple, la plus efficace de l'instruction intégrale pour les deux sexes ?

D^r TOULOUSE.

Ce que l'on dit

En attendant...

M. Emile Annet, sous-lieutenant aux troupes coloniales qui viennent de participer à la conquête du Cameroun, écrit de Douala à ses collègues de la Société nationale d'acclimatation :

« Je mets à profit mon séjour ici pour étudier, autant que mes loisirs me le permettent, les productions végétales du Cameroun. A mesure que l'on pénètre davantage dans le pays, on est émerveillé des efforts faits par nos ennemis pour y développer les cultures de toutes sortes. De grandes sociétés se fondaient qui, sans souci des premiers sacrifices d'argent, créaient des plantations de milliers d'hectares de bananes, cacao, caoutchouc, tabac, arbres fruitiers, palmiers à huile, etc., pourvu d'aménagements et d'usines modernes. A côté de cela l'administration agissait, par contrainte même s'il était nécessaire, auprès des indigènes pour répandre et augmenter les cultures les plus diverses, plantes industrielles, vitières, etc. Un peu partout des stations agricoles faisaient des essais sur des végétaux produisant des matières grasses, des fruits, des textiles, pour déterminer les modes de culture et de production en vue d'une exploitation économique. »

Mais voici le plus beau ! Les Allemands avaient fait les plus grands efforts pour développer l'extraction industrielle de l'huile de palme. Cette guerre nous a démontré la place qu'occupaient les corps gras dans le fonctionnement de l'industrie contemporaine. Et savez-vous la première chose qu'ils firent ? En 1909 et 1910 ils avaient envoyé dans notre colonie du Dahomey, à Colonou, deux délégués pour étudier l'usine qu'y avait établie un de nos compatriotes, Eugène Poisson, l'un des meilleurs élèves de notre admirable botaniste exotique Auguste Chevalier. Et ce furent les procédés de Poisson qu'ils introduisirent au Cameroun !

Seulement, pendant ce temps-là, Poisson était mort, et tandis qu'on « organisait » dans la colonie allemande l'utilisation de ses inventions, dans la nôtre son usine ne marchait plus qu'à volant bien ralenti... Est-ce que ce sera donc toujours comme ça ? J'entends dire qu'après la guerre la France montrera une énergie, une initiative toutes nouvelles, dans tous les domaines. Mais je suis assez vieux pour me rappeler qu'on contait déjà cette histoire après 1870 !...

Cela ne veut pas dire que tout soit à imiter chez les Allemands : en ce qui concerne les « contraintes » imposées aux indigènes, par exemple. Dans ce sens le vigoureux et intelligent gouverneur de notre Côte d'Ivoire, M. Angoulvant, a atteint le point qu'il ne faut pas dépasser.

Pierre MILLE.

Avant-hier, M. Ford offrait de construire mille sous-marins de guerre. Hier, il mettait les deux milliards de sa fortune, sans un penny d'intérêt, à la disposition du gouvernement des Etats-Unis. Aujourd'hui, il décide de dissoudre la « Conférence de la paix » qu'il avait installée dans cinq pays différents.

Que fera demain ce pacifiste ? Il ne lui reste plus qu'à se lancer lui-même dans la bataille. Nous le verrons, le pistolet à la main, se ruer sur les Allemands pour les immoler.

Il y a des gens que la neige amuse.

Mais ils sont en Suisse.

Nous lisons, en effet, dans le *Journal de Genève*, qu'un concours de sculpture sur neige a été ouvert autour de la patinoire de Varembe. Les artistes ont travaillé sous les yeux du public. Pour les admirer, il n'en coûtait que cinquante centimes (et vingt-cinq centimes pour les enfants au-dessous de dix ans). De quoi acheter, chez nous, un gramme de charbon.

Plusieurs monuments représentaient, paraît-il, « des allégories d'actualité ».

En Suisse, la neige est neutre. On la conserve pour jouer. De ce côté des Alpes, c'est une ennemie. Nous n'en faisons pas de bonshommes. Nous la poussons à l'égoût le plus vite possible.

Pas très vite...

LA PAIX DU MENAGE

Comme il n'avait pas de charbon, M. X... faisait des scènes à sa femme. Il n'en avait pas plus chaud, mais se trouvait soulagé. Les hommes sont ainsi. Donc, M. X... soutenait quotidiennement à Mme X... que, seuls, les imbéciles ne parvenaient pas à se chauffer. Et quand elle invoquait timidement le désordre international, il haussait les épaules, et disait d'une voix furieuse : « Fiche-moi la paix avec la guerre ! Est-ce que ce n'est pas la guerre pour les gens d'en dessous ? Eh bien ! ils ont du charbon tant qu'ils en veulent. Seulement, ils se débrouillent, voilà, ils se débrouillent. Toi, qui n'as rien à faire toute la journée, tu pourrais te débrouiller aussi, mais tu ne veux pas. »

Négligeons d'autres propos plus directement injurieux. Il suffira de dire qu'un beau jour Mme X..., exaspérée, jeta sa serviette, se leva et déclara : « Tu veux que j'aille chercher du charbon ? Eh bien ! J'y vais, là ! J'y vais ! »

Elle mit un grand manteau d'astrakan et un délicieux chapeau. Elle n'oublia pas un manchon monumental. Ainsi équipée, elle s'en alla à La Villette.

Pourquoi à La Villette ? Elle ne savait pas très bien. Une idée... un vague souvenir. Le fait est qu'à La Villette elle aperçut une longue théorie de pauvres femmes, attendant patiemment devant la porte d'un riche marchand. Alors, bravement, elle se mit à leur suite.

Aussitôt, les pauvres femmes se mirent à murmurer. Elles dirent : « Qu'est-ce qu'elle vient faire ici, cette richarde-là, avec son manchon ? Hou ! ah ! hou ! hou ! »

Mme X... était assez irritée pour ne rien craindre : — C'est mon manchon qui vous offusque ? Vous le voulez ? Eh bien ! prenez-le !

Et elle passa son manchon à sa voisine, qui le prit et se chauffa les mains. Mais, au bout de cinq minutes, Mme X... lui dit :

— Ah ! dites, chacun son tour ! Maintenant que vous vous êtes chauffée, passez-le aux autres, mon manchon !

Et le magnifique manchon, don de M. X..., au temps où M. X... était gentil, passa de main en main. Et Mme X... devint en quelques instants fort populaire. On disait : « Au moins, elle n'est pas fière. Ah ! si tous étaient comme ça ! »

Son tour vint de passer devant le guichet du charbonnier, qui ne refusa pas de lui donner un sac de 50 kilos, mais lui demanda comment elle l'emporterait. Et Mme X... se trouva fort embarrassée. Mais une de celles qui avaient joui du manchon lui dit :

— Ne vous inquiétez pas de ça, ma bonne dame, je vous prêterai ma poussette. Il faut être gentil avec ceux qui sont gentils.

Le sac mis sur la poussette, Mme X... et la pauvre revinrent de compagnie. Toutes les cinq minutes, elles changeaient de rôle. Mme X... prenait la poussette et passait son manchon. Puis elle reprenait son manchon et rendait la poussette. Ainsi, tour à tour se chauffant les mains et poussant, elles marchaient vers le boulevard Sébastopol. Voilà ce dont une élégante Parisienne est capable pour sauver la paix de son ménage. Mais l'aventure ne se termina point là.

(A suivre.)

Depuis la guerre, la statue de Berthelot, dans les gazons du Collège de France, attendait, couverte d'une bâche, une inauguration qui ne venait point.

Or, on n'a pas enlevé sa bâche à la statue de Berthelot, mais on est en train de construire hâtivement, par-dessus la statue et la bâche, un baraquement en planches.

— C'est pour l'inauguration ! pensaient les gens du quartier.

Mais le concierge du Collège de France qui, sa calotte de velours sur la tête, vient surveiller les travaux, a détruit par quelques paroles assurées cet optimisme :

— Inaugurer la statue de Berthelot ? Mais non ! On veut seulement y travailler encore.

Il paraît que la statue de Berthelot n'était pas terminée...

Le spiritisme fait des progrès sérieux à Montmartre. C'est la faute du gouvernement !

Lorsqu'il ferme les théâtres et les cinémas, il ne se demande point où le public ira passer ses soirées. Or, il y a à Montmartre des spectacles discrets qui, par miracle, ne sont frappés d'aucune taxe : on peut aller voir tourner les tables et apparaître les esprits dans une salle bien chauffée sans que M. Herriot y trouve rien à redire.

Alors, naturellement, on y va !

On demande aux esprits si la crise du charbon, des gâteaux et du théâtre durera longtemps. Les esprits répondent tantôt oui, tantôt non, suivant leur humeur.

Et, les pieds sous la table, on passe la soirée agréablement.

LE VEILLEUR.

Billet d'un Provincial

Mon cher Parisien,

On a appris, dans ma petite ville, — tout se sait très vite dans les petites villes, — que j'avais été — hélas ! il y a bien longtemps de cela ! — le camarade de collège d'un ministre, en ce moment au pouvoir. Depuis le jour où cette nouvelle a été répandue, ma vie est un enfer. Rien n'est plus faux que le vers célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

L'amitié d'un grand homme est une calamité, un désastre. Je vivais, tranquille, dans mon coin, au milieu de mes livres, ne recevant que quelques camarades partageant mes goûts et mes idées, quand, tout à coup, mon ancien condisciple accepta un portefeuille dans le cabinet reconstitué. Dès lors, mon courrier fut triplé, décuplé, et la sonnette de mon appartement tinta du matin au soir. Des gens que j'avais perdus de vue depuis vingt ans m'abordèrent, la main tendue, comme si nous nous étions quittés la veille :

— Eh bien ! mon cher, comment va ? Je parlais précisément de vous avec ma femme, l'autre jour. Elle me faisait remarquer qu'il y avait bien longtemps que vous n'étiez venu dîner à la maison. Quand nous ferez-vous l'amitié de venir partager notre modeste repas ?... A propos, il paraît que vous êtes au mieux avec X..., le nouveau ministre ? Vous allez pouvoir me rendre un service... J'ai mon beau-frère qui voudrait bien avoir une permission de quinze jours...

L'un me demande une permission ; l'autre un troisième galon ; l'autre, un permis de chemin de fer ; l'autre, l'entrée de sa filleule à l'Odéon ; l'autre, le ruban rouge ; l'autre, un bureau de tabac. Celui-ci veut faire acheter son café par le gouvernement, celui-là des cafécions en papier goudronné pour les soldats...

Et tous ces innombrables et nouveaux amis intimes d'ajouter :

— Cela vous est très facile de m'obtenir cela. Je sais dans quels termes vous êtes avec M. le ministre. Vous n'avez qu'un mot à dire. Si vous le voulez, vous le pouvez. Je compte absolument sur vous.

Voilà, mon cher Parisien, dans quelle lamentable situation je me trouve ! Mes malheureux compatriotes, plus à plaindre qu'à blâmer, et qui, d'ailleurs, ressemblent comme des frères à tant d'autres Français, estiment que tout se résume dans une question de recommandations, d'apostilles, de relations, de "piston", comme ils disent. Ah ! je sais bien qu'ils ont des excuses et que, trop longtemps, la République a été la "République des camarades" ! Ils demeureraient pantois quand on leur explique qu'il y a quelque chose de changé dans cette troisième année de guerre et que le "piston" ne fonctionne plus aussi facilement.

"Si vous le voulez, vous le pouvez..." Ils en sont encore là, mes compatriotes, et bien d'autres avec eux !

Alors, sais-tu le résultat de tout cela ? Je me fais dix ennemis par jour. Je suis un vilain bonhomme, vraiment peu serviable. On s'en doutait, d'ailleurs ! Mais il fallait une occasion pour que chacun s'en rendit bien compte. Maintenant, c'est fait. Ah ! je peux leur demander quelque chose, à ces messieurs, je serai bien reçu ! Voilà mon triste sort, mon vieil ami. En attendant que je sois lapidé, je te demande de récrire ainsi, désormais, le vers que je te citais au début de ma lettre :

L'amitié d'un grand homme est un fléau des dieux.

LE PROVINCIAL.

Nos escadrilles de bombardement ont fait la nuit dernière de la besogne efficace

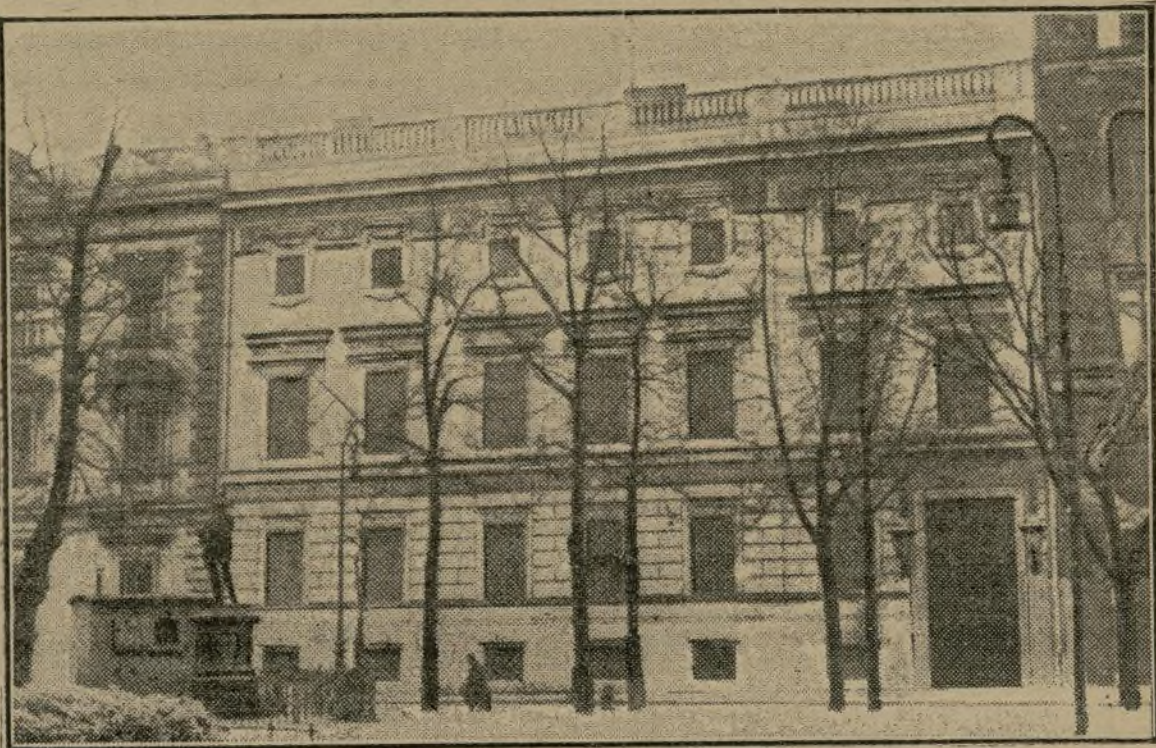
Dans la journée d'hier, au cours de nombreux combats aériens, deux avions allemands sont tombés en flammes, l'un dans les lignes ennemies, l'autre dans nos lignes ; celui-ci a été abattu par le lieutenant Deullin. C'est le onzième appareil détruit par ce pilote.

Dans la nuit du 10 au 11, nos escadrilles de bombardement ont effectué de nouvelles opérations en Lorraine, sur les usines et hauts-fourneaux de la Sarre, d'Hayondange, d'Esch, de Maizières-les-Metz. Un incendie a éclaté à proximité de la gare d'Arnacville. Le terrain d'aviation de Colmar et le port de Zeebrugge ont été également bombardés. — (Officiel.)

NICE RIVIERA-PALACE
magnifique situation dans le quartier de CIMIEZ, parc de trente mille mètres.

M. Gerard est arrivé en Suisse

L'ATTITUDE DU GOUVERNEMENT IMPÉRIAL A SON ÉGARD MANQUA DE CORRECTION



L'AMBASSADE DES ÉTATS-UNIS A BERLIN

M. Gerard, ambassadeur des États-Unis à Berlin, est arrivé hier après-midi en Suisse par Schaffhouse, avec le personnel de l'ambassade et une quarantaine d'Américains qui résidaient en Allemagne.

Avant son départ de Berlin, M. Gerard a été interviewé, samedi, par le correspondant de la Tribune de Chicago. Celui-ci ayant demandé à M. Gerard son opinion sur la situation, l'ambassadeur américain a répondu :

— N'ayant plus rien à faire avec la diplomatie, je suis maintenant major dans la garde nationale ; mais, maintenant comme toujours, je reste optimiste jusqu'à la dernière minute. En ce qui concerne les prisonniers du Yarrowdale, je ne puis dire qu'une chose, c'est que l'affaire est encore pendante.

— Ferez-vous vos adieux aux fonctionnaires allemands ?

— Oui, cet après-midi, d'une façon officielle.

— Pouvez-vous me donner une idée de ce que vous leur direz ?

— Pas avant de les avoir vus en face. Je désire que ces personnes et moi nous nous quittions bons amis.

Le correspondant berlinois de la Tribune de Chicago annonce d'autre part que quatre correspondants américains restent à Berlin ainsi que la moitié de la colonie américaine qui compte environ trois cents personnes.

Une dépêche de la Haye annonce que M. Gerard a adressé une protestation formelle au ministère des Affaires étrangères de Berlin, par l'intermédiaire d'un ambassadeur neutre, parce que dix minutes après qu'il eut demandé son passeport le téléphone de l'ambassade a été coupé sur l'ordre du gouvernement allemand.

Deux capitaines américains considèrent la note allemande comme inexistante

Et forts de leur droit, ils font route vers l'Europe, sous le pavillon étoilé

NEW-YORK, 10 février. — Cet après-midi, sont partis pour la zone de guerre interdite deux cargos américains battant pavillon américain, dépourvus des bandes prescrites par la note allemande, mais portant sur leurs flancs en gros caractères les initiales nationales U. S. A.

Leurs armateurs déclarent qu'ils n'ont aucun canon même pour leur défense et qu'ils comptent user du droit qu'ont les Américains de parcourir librement la pleine mer.

Ces cargos, nommés Orléans et Rochester, se rendent à Bordeaux. Aucun d'eux ne transporte de contrebande de guerre.

Le capitaine de l'Orléans est Américain ; l'équipage se compose de 35 marins, dont 32 de nationalité américaine.

Cet exemple ne sera pas suivi par la majorité. En général, les vapeurs des Compagnies américaines ne partiront pas si le gouvernement ne leur fournit pas des canons et des canonnières pour les protéger.

Les défis de la presse allemande au président Wilson

BALE, 10 février. — Les précautions prises par le gouvernement de Washington au sujet des vapeurs allemands internés dans les ports américains irritent vivement les Dernières Nouvelles de Munich.

« Les prochaines semaines montreront au Président que les principes dont il est fier ne diminuent pas l'apreté de nos armes. Nous croyons qu'il ne sera pas très content de la démonstration pratique qu'il va recevoir. »

LE BLOCUS ET LES NEUTRES

Concessions ? Adoucissements ? Un piège !

L'Allemagne n'est pas mécontente de la tournure qu'a prise le mouvement de protestation des neutres contre son blocus sous-marin. Evidemment, elle pouvait s'attendre à pire. Elle avait sans doute, pour ne pas redouter une levée de boucliers véritable, des raisons fondées sur les expériences précédentes. Mais elle pouvait, du moins, se demander si l'exemple donné par le président Wilson ne serait pas jusqu'à un certain point contagieux et ne communiquerait pas aux autres États neutres de la confiance et de l'énergie. Mais le président Wilson, en invitant les peuples, tous pareillement lésés par la guerre sous-marine sans pitié, à rompre comme lui les relations diplomatiques avec l'empire allemand, a parlé comme si le monde n'était composé que de Belges. La guerre a dû pourtant lui montrer que la Belgique était une admirable exception.

Quant au gouvernement de Berlin, il s'est assurément exposé à entendre un certain nombre de choses sévères et qui ne s'effaceront pas. Il y en a dans toutes les protestations, celles de l'Espagne, du Brésil, de la Suisse, etc... Il y est sensible, puisqu'il fait plaider par sa presse et par ses services de propagande qu'il est en état de légitime défense, qu'il se sert des armes qu'il a entre les mains et que la nécessité l'oblige à recourir à des mesures aussi extrêmes. Au fond, comme ce sont les faits seuls et les représailles qui comptent pour lui, il note avec satisfaction les différences de langage.

Ayuntamiento de Madrid

même les plus légères, qui se remarquent dans les réponses des neutres. Il prend avantage des moindres incidents favorables, comme la rebuffade de la Suède au président Wilson. Le *Lokal Anzeiger* en est encouragé au point d'écrire que les trois puissances scandinaves ne protesteront pas, dans le sens exact du mot, contre le blocus.

Nous ne tarderons pas à savoir si cette belle assurance est fondée. A l'heure qu'il est, il semble seulement qu'il y ait, entre la Suède, le Danemark et la Norvège, une certaine difficulté à se mettre d'accord sur un texte commun. Et, en effet, les dispositions manifestées par le gouvernement suédois dans sa réponse au président Wilson ne sauraient être celles de la Norvège, qui a eu déjà à souffrir dans sa marine marchande aussi gravement que si elle était au nombre des belligérants. Ces dispositions ne sauraient être non plus celles du Danemark, dont un navire, le *Lars-Kruse*, vient encore d'être coulé avec dix-sept victimes. Il paraît difficile que le point de vue norvégien et le point de vue danois soient les mêmes que celui de la Suède.

Mais ce qu'escompte l'Allemagne, c'est, chez les neutres, chez ceux surtout qui l'avoisinent immédiatement et qu'elle terrorise, un esprit de timidité et de conciliation qui les pousserait à négocier avec elle. Doubler la guerre sous-marine de négociations souterraines, voilà son rêve. Elle laisse entendre qu'il y a des accommodements avec le ciel. Si elle pouvait induire un certain nombre d'Etats neutres à accepter moyennant quelques adoucissements au régime primitif, les conditions générales de son blocus, ce serait pour elle un succès politique et moral dont elle ne manquerait pas de se prévaloir ensuite.

Y aura-t-il des neutres pour entrer dans cette voie dangereuse ? Il leur est facile de comprendre que, s'ils composaient sur une question de principe aussi essentielle, ils abdiqueraient une partie de leur indépendance et que l'Allemagne les tiendrait à sa discrétion. L'habileté sans scrupules avec laquelle elle a déjà commencé de lier la Suisse, par exemple, dans le réseau de ses conventions économiques est là pour avertir les neutres du péril des arrangements amiables avec une puissance dont la rapacité n'a d'égale que l'hypocrisie.

Jacques BAINVILLE.

NOUVELLES NÉGOCIATIONS ?

Aux termes d'une dépêche de l'*Associated Press*, le bruit a couru à Washington que l'Allemagne avait adressé au gouvernement américain une proposition tendant à ce que ce dernier suggérât au gouvernement impérial les démarches qui pourraient encore empêcher la guerre.

C'est été une reculade de l'Allemagne.

Cette nouvelle n'a pas été confirmée. Il semble même qu'il faille lui opposer la dépêche suivante de New-York :

NEW-YORK, 11 février. — La nouvelle d'après laquelle l'Allemagne aurait adressé, par l'entremise du ministre de Suisse, une note aux Etats-Unis pour leur suggérer que les gouvernements belligérants devraient ouvrir des négociations pour empêcher de nouvelles hostilités est formellement démentie d'une part par M. Lansing, ministre des Affaires étrangères, et, d'autre part, par M. Rütler, représentant de la Confédération helvétique, qui est également chargé des intérêts allemands en Amérique.

Jusqu'à présent, l'Allemagne ne paraît pas disposée à abandonner sa politique de guerre sous-marine à outrance. — (Information.)

Il y a, il est vrai, un point sur lequel ces deux nouvelles ne peuvent s'opposer.

La dépêche de l'*Information* dément une démarche de l'Allemagne pour que les belligérants ouvrent des négociations, alors que la dépêche de l'*Associated Press* parle d'une démarche de l'Allemagne pour que les Etats-Unis entrent en conversation avec Berlin.

Mais il reste fort possible qu'elle fassent, l'une et l'autre, allusion aux mêmes bruits.

Le gouvernement bolivien se solidarise avec les Etats-Unis

LA PAZ, 10 février. — La réponse du gouvernement bolivien à la note allemande a été remise au ministre d'Allemagne à La Paz.

Ce document fait observer d'abord que l'extension de l'offensive des sous-marins allemands contre les navires de commerce des pays neutres et la prohibition de tout trafic dans certaines eaux sont une méconnaissance absolue du droit que les neutres possèdent de faire du commerce sans autres restrictions que celles établies par les règles uni-

verselles du droit international qui n'autorise certes pas les mesures illimitées que le gouvernement allemand se propose d'adopter. En effet, ces règles permettent le commerce entre les neutres que le gouvernement impérial tente de supprimer de sa seule inspiration en établissant un blocus irrégulier et en soumettant ainsi à une sorte de guerre sans belligérance toutes les puissances qui ont gardé jusqu'ici la neutralité la plus stricte.

« Je dis sorte de guerre sans belligérance, écrit le ministre des Affaires étrangères, parce que les forces navales allemandes traitent d'une façon belliqueuse les navires de commerce des Etats neutres qui, eux, devront toujours garder invariablement cette qualité d'Etat neutre. »

« La clarté que projettent sur cette situation les droits indiscutables du commerce neutre, les droits imprescriptibles de la civilisation, fait que l'on ne peut considérer sans protestation la prohibition du commerce neutre dans une zone délimitée et encore moins l'agression contre des navires de commerce neutres. C'est cette protestation que le gouvernement bolivien désire consigner dans la présente réponse en ajoutant qu'il a résolu de solidariser son attitude dans les circonstances actuelles avec celle du gouvernement des Etats-Unis. La Bolivie en demandant le respect du libre trafic des navires de commerce neutres ne se réfère naturellement pas aux siens mais à ceux des puissances neutres grâce auxquels elle fait son commerce extérieur qui serait détruit par les prétentions de l'Allemagne. »

« Le gouvernement bolivien espère que le gouvernement allemand voudra modifier ses décisions en ce qu'elles affectent les droits sacrés de l'humanité. »

La Chine menace l'Allemagne de rompre les relations diplomatiques

PÉKIN, 11 février. — Le gouvernement chinois a remis au ministre d'Allemagne à Pékin une note relative à la décision de l'Allemagne de mener la guerre sous-marine à outrance.

Dans cette note, le gouvernement chinois, relevant qu'une semblable mesure est inadmissible, proteste énergiquement et exprime l'espoir que cette note ne sera pas appliquée.

Le gouvernement chinois ajoute que si le gouvernement allemand ne fait pas attention à ses protestations, il sera forcé de rompre les relations diplomatiques avec le gouvernement allemand, afin de contribuer par cette démarche au respect des droits des neutres.

En même temps, le gouvernement chinois a adressé une note au ministre des Etats-Unis à Pékin dans laquelle il déclare qu'il se joint complètement au point de vue des Etats-Unis et fait connaître sa réponse à l'Allemagne.

La réponse des Scandinaves n'est pas encore arrêtée

STOCKHOLM, 11 février. — Les pourparlers continuent entre les gouvernements suédois, danois et norvégien pour l'élaboration de la réponse commune à la note allemande sur la guerre sous-marine.

On félicite l'un, on disgracie l'autre...

Le général von Lochow est mis à la retraite exactement pour les raisons qui ont valu au kronprinz les félicitations paternelles.



LE GENERAL VON LOCHOW

AMSTERDAM, 11 février. — Le général von Lochow, qui commandait les troupes allemandes lors de l'heureuse offensive du général Nivelle, à Verdun, en octobre dernier, vient d'être mis à la retraite.

Il passait, cependant, pour l'un des officiers généraux les plus réputés du kaiser, et celui-ci lui avait accordé l'« Ordre pour le Mérite » avec les feuilles de chêne.

COMMUNIQUE OFFICIELS

du DIMANCHE 11 FÉVRIER (923^e jour de la guerre)

14 HEURES.

EN FORET D'APREMONT, nous avons pénétré dans les lignes ennemies et fait neuf prisonniers, dont trois sous-officiers.

EN ARGONNE ET EN LORRAINE, les Allemands ont tenté des coups de main qui ont échoué sous les feux de notre infanterie.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

Activité moyenne d'artillerie sur tout le front. Un avion ennemi a été abattu par nos canons spéciaux aux environs de Verdun.

Des bombes ont été lancées sur Nancy et Pont-Saint-Vincent sans résultat.

Le communiqué belge

Actions d'artillerie réciproques d'intensité moyenne qui se sont déroulées tant de jour que de nuit.

LE GRAND EFFORT DE L'ENNEMI

On annonce la levée en masse dans les Empires centraux

BERNE, 11 février. — Selon des informations de Vienne, dont la source est particulièrement sérieuse, les dernières entrevues entre l'empereur Charles, le comte Tisza et les principaux ministres communs de la Double-Monarchie auraient eu pour but de préparer dans tous ses détails une levée en masse, sans distinction de situation, de tous les hommes de 15 à 65 ans.

Cette mesure serait annoncée par une proclamation de l'empereur à ses peuples, déclarant que la « patrie est en danger ».

Une proclamation semblable serait, croit-on, lancée le même jour par l'empereur Guillaume II. — (Agence des Balkans.)

Une activité sans précédent règne aux usines Krupp

Le *Rousskoto Slovo* donne les renseignements suivants recueillis par l'état-major des armées du front de Riga sur l'activité des usines Krupp :

« Il y a actuellement 140.000 ouvriers, dont 15.000 femmes. Depuis le 1^{er} juillet, 60.000 ouvriers ont été renvoyés au front et remplacés par des soldats de classes anciennes. Les ouvriers spécialistes constituent les deux tiers du chiffre total ; on travaille sans interruption sept jours par semaine ; on n'accorde ni repos ni permission. On donne deux repas : de midi à midi 30, des pommes de terre et un œuf ; à 6 heures, de la soupe, du hareng, des pommes de terre et 200 grammes de pain. Les ouvriers reçoivent encore du thé, du café et une boisson tonique en vue d'augmenter leur capacité de travail. Aucun prisonnier de guerre ne travaille chez Krupp ; il y a quelques sujets neutres, en tout 30 Suisses et 25 Hollandais. »

« On fabrique actuellement de nouveaux canons de 120, dont le modèle est tenu secret ; on vient de terminer 7 canons de 120, qui ont demandé un an de travail. Krupp fabrique plus d'obusiers que de longs canons ; c'est à Mulheim, sur la Ruhr, qu'on fait les fusils et les mitrailleuses. Dans toutes les usines, on travaille intensément à la construction de nouveaux ateliers. »

Remaniements imposables dans le commandement autrichien

ZURICH, 11 février. — Le correspondant viennois des *Leipziger Neueste Nachrichten*, organe préféré des milieux allemands, télégraphie que les changements suivants sont très probables dans le haut commandement autrichien.

Le ministre de la Guerre Krobatin, démissionnaire et serait remplacé par le général von Auffenberg ; l'archiduc Frédéric serait remplacé par l'archiduc Eugène et ce dernier serait remplacé par le général Conrad von Hotzendorf, qui devrait organiser sur de nouvelles bases la guerre contre l'Italie. Le successeur du général Conrad serait le général Bardolf, ancien chef de la chancellerie militaire.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE
Phosphatine
Falières
Aliment des Enfants

DERNIÈRE HEURE

Comment M. Gerard a quitté Berlin

ZURICH, 11 février. — L'ambassadeur des Etats-Unis a quitté Berlin hier soir par train spécial. Le comte de Montgelas, représentant la Wilhelmstrasse, les ministres d'Espagne, de Grèce, de Hollande et des différentes Républiques sud-américaines assistaient à son départ.

L'ambassadeur a été accompagné jusqu'à la frontière par le major von Hadolin, représentant les autorités militaires allemandes, et le baron von Wackenfeld, représentant la Wilhelmstrasse.

Il a déclaré en partant qu'il ne dirait rien de la situation avant d'avoir conféré avec le président Wilson.

L'ARRIVÉE EN SUISSE

SCHAFFHOUSE, 11 février. — Le train emmenant M. Gerard et le personnel de l'ambassade américaine de Berlin est arrivé cet après-midi à Schaffhouse avec plus de trois heures de retard sur l'horaire prévu à la frontière allemande.

Les Américains qui accompagnaient l'ambassadeur ont été l'objet de visites minutieuses.

M. Gerard s'est refusé à toute interview.

On ne sait pas encore si l'ambassadeur des Etats-Unis s'arrêtera à Zurich ou s'il continuera immédiatement sa route. Dans tous les cas, le train spécial allemand, peint en rouge, conduira M. Gerard jusqu'à Zurich.

Quand la rupture fut connue...

LE DÉSAPPOINTEMENT A BERLIN

ROTTERDAM, 11 février. — Des Américains qui ont quitté l'Allemagne à l'annonce de la rupture diplomatique entre les Etats-Unis et le gouvernement allemand, commencent à arriver ici et à donner leurs impressions sur les événements.

C'est dimanche dernier à midi seulement que la rupture fut annoncée par une édition du *Berliner Zeitung am Mittag*. Le froid étant très vif, il y avait peu de monde dans les rues, et la population ne connut la nouvelle que dans la soirée.

Différents courants d'opinion se formèrent immédiatement. Dans le peuple, la sensation produite ne fut pas considérable. On semblait ne pas comprendre.

Des sentiments de réelle colère mêlée de dépit se manifestèrent particulièrement chez les commerçants et dans le monde des affaires, où l'on escomptait une intervention américaine dans l'espoir d'une reprise éventuelle des opérations commerciales. La ville de Hambourg tout entière se répandit en malédictions contre le président Wilson.

Les réfugiés américains en Hollande déclarent que l'existence à Berlin était devenue extrêmement difficile et que les vivres y faisaient presque totalement défaut. Presque tous se plaignent d'avoir maigri, encore qu'ils reconnaissent que, dans les hôtels où ils étaient logés, on évitait de leur faire subir, dans toute sa rigueur, la diète de guerre imposée aux Berlinoises. (Radio.)

Un discours de M. Lansing

WASHINGTON, 11 février. — Dans un discours prononcé hier à l'issue d'un banquet, M. Lansing, secrétaire d'Etat, a déclaré :

« Les Etats-Unis sont au bord de la guerre, mais on peut encore espérer que la calamité d'un conflit armé sera évitée. Il n'est pas douteux que le président agira sans crainte, et conformément aux règles de la justice. Quelles que puissent être les éventualités, le sort des Etats-Unis est en sûreté dans ses mains et l'honneur national sera sauve. » — (Information.)

UN ATTENTAT?

PITTSBURG, 11 février. — Une importante fabrique de machines affectées à la fabrication des munitions a été détruite par un incendie. Les dégâts sont estimés à deux millions de dollars. Le gouvernement a ouvert une enquête.

MORT DU DUC DE NORFOLK

LONDRES, 11 février. — Le duc de Norfolk est mort ce matin, à dix heures trois quarts.

La nouvelle de son décès a été aussitôt communiquée au roi et aux membres de la famille royale. Elle a causé un profond regret dans tous les milieux de la société, car le duc était très populaire.

Le défunt laisse quatre enfants, dont le comte d'Arundel, âgé de neuf ans, qui devient duc de Norfolk et trois filles.

La flotte sous-marine des Empires centraux est de 280 bâtiments

BERNE, 11 février. (Dépêche particulière.) — Le critique naval du *Corriere della Sera* vient de publier une étude fort documentée sur la flotte sous-marine dont dispose l'Allemagne.

Ayant énuméré les trois séries en usage, les U, bâtiments de construction récente de 600 à 1.200 tonnes, armés d'un ou deux canons et ayant un rayon d'action de 7 à 8.000 milles ; les U-B, bâtiments de 150 à 250 tonnes, et les U-C, simples poseurs de mines, il arrive au total de 200 sous-marins.

Ce chiffre est peut-être exact, en ce qui concerne l'Allemagne seule. La flotte sous-marine dont disposent l'Allemagne et l'Autriche réunies se monte exactement à 280 unités.

Sur ce nombre, 170 sous-marins, dont 25 du dernier modèle, tiennent l'Atlantique et entourent l'Angleterre. Encore convient-il de préciser que, sur ces 170, une trentaine environ ont été modifiés de façon à pouvoir servir au ravitaillement de ceux dont la mission est d'assurer ce blocus.

Les 110 qui restent sont en Méditerranée. Une trentaine de sous-marins sont partis le 27 janvier de Kiel, Kuxhaven et Zeebrugge, munis des instructions les plus rigoureuses.

Les torpillages

LONDRES, 11 février. — Le Lloyd annonce que le vapeur britannique *Japanese-Prince* et les vapeurs norvégiens *Havgard* et *El-Lavore* ont été coulés. Le second et onze marins de l'*El-Lavore* manquent.

Le vapeur anglais *Sallagh* et le chalutier anglais *Duke-of-York* ont été coulés.

MADRID, 11 février. — On signale l'arrivée à Barcelone, venant de Bilbao, de dix-sept hommes de l'équipage du vapeur *Familia* récemment torpillé par un sous-marin allemand. — (Radio.)

LA RÉPONSE DE LA GRÈCE à M. Wilson

ATHÈNES, 10 février (retardée dans la transmission). — M. Sicilianos, directeur politique au ministère des Affaires étrangères, a remis aujourd'hui, dans l'après-midi, à la légation des Etats-Unis, la réponse de la Grèce à la note de M. Wilson.

Ce document est conçu en termes très brefs. Le gouvernement hellénique déclare que la Grèce accueille avec sympathie tous les efforts tentés pour hâter la fin de la guerre et protéger la liberté des mers.

Déjà la Grèce n'a pas manqué d'attirer l'attention de l'Allemagne sur les graves conséquences que pourrait entraîner la décision qu'elle a prise en ce qui concerne la guerre sous-marine. Mais étant donnée la situation dans laquelle elle se trouve en dépit de sa neutralité, la Grèce n'est pas à même d'envisager une attitude concertée ni une action quelconque pour assurer la protection de sa navigation nationale. — (Radio.)

UN LIVRE BLANC HOLLANDAIS

LA HAYE, 11 février. — Le Livre Blanc publié aujourd'hui la correspondance diplomatique de la Hollande avec l'Allemagne et l'Autriche, relativement à la nouvelle campagne de sous-marins.

Le ministre des Affaires étrangères de Hollande rappelle les protestations hollandaises antérieures contre les mesures britanniques et allemandes dans la mer du Nord.

Il déclare que la Hollande trouve bien plus fortes aujourd'hui les raisons de protester énergiquement contre la campagne annoncée. Il ne peut regarder la destruction des navires neutres par les belligérants que comme une violation du droit des gens, sans parler de la violation des droits de l'humanité, si on ne tient pas compte de la sécurité des personnes à bord.

La responsabilité de la destruction des navires neutres dans les zones interdites et de la perte d'existences humaines retombera sur l'Allemagne, et cette responsabilité sera particulièrement lourde dans le cas où des neutres seraient forcés, par un navire de guerre ennemi qui voudrait exercer son droit de visite, de pénétrer dans la zone dangereuse.

Nouveau succès anglais au nord de l'Ancre

Nos alliés ont enlevé un important système de tranchées sur un front de 1.200 mètres

Nous avons exécuté avec très grand succès, la nuit dernière, une nouvelle opération secondaire au nord de l'Ancre. Un important système de tranchées à la base et au sud de la hauteur de Serre a été enlevé sur un front de plus de 1.200 mètres. Nous avons fait 215 prisonniers, chiffre qui dépasse notablement celui de nos pertes.

Un détachement qui tentait d'aborder nos lignes ce matin, au sud de Sailly-Saillies, a été rejeté par nos feux.

Nos troupes ont pénétré, au cours de la nuit, dans les tranchées allemandes vers Pys, au sud-ouest de La Bassée, au nord-est de Neuve-Chapelle et au sud de Fauquissart. L'ennemi a subi de nombreuses pertes et ses abris ont été détruits.

Nous avons ramené un certain nombre de prisonniers.

Les positions allemandes ont été bombardées avec efficacité au cours de la journée en un certain nombre de points sur toute l'étendue du front.

Nos aviateurs ont jeté des bombes avec un excellent résultat dans la nuit du 9 au 10 et la journée d'hier. Un appareil allemand a été contraint d'atterrir au cours d'un combat aérien.

Une vive attaque autrichienne à l'est de Gorizia

ROME, 11 février. — (Commandement suprême) :

SUR LE FRONT DU TRENTIN. — Actions d'artillerie. Nous avons bombardé les positions ennemies de Monte Creino (sur le versant nord du Lopio), et notre feu a dispersé plusieurs colonnes ennemies qui procédaient à des opérations de ravitaillement sur les pentes septentrionales du Pasubio.

SUR LE FRONT DES ALPES JULIENNES, activité plus intense de l'artillerie ennemie. Dans la zone à l'est de Gorizia, pendant la nuit du 10, après une intense préparation d'artillerie de tous calibres, l'adversaire a lancé plusieurs attaques très vigoureuses contre nos positions élevées de San Catarina et San Marco entre Sober et la voie ferrée de Gorizia à Dormbergo.

Après une lutte acharnée, l'assaillant fut presque partout repoussé. Quelques petits éléments de nos tranchées les plus avancées n'ont pas encore été repris, mais nous les tenons sous le feu de nos tirs de barrage.

Nous avons fait 70 prisonniers dont 1 officier.

FRONT D'ALBANIE. — Nous avons obligé deux hydravions ennemis en reconnaissance de s'abattre dans la mer, près de Sassano. Nous avons capturé l'un des hydravions et fait prisonniers ses quatre aviateurs ; l'autre appareil a coulé à pic.

LE COMMUNIQUÉ RUSSE

PETROGRAD, 11 février. — (Communiqué du grand état-major) :

FRONT OCCIDENTAL. — Après un feu intense d'artillerie, deux compagnies allemandes en blouse blanche, attaquèrent nos positions au nord de Stanislavof et forcèrent nos retranchements.

L'ennemi fut rejeté par notre contre-attaque.

FRONT ROUMAIN. — Fusillades.

FRONT DU CAUCASE. — Reconnaissances d'éclaireurs. Sur plusieurs points, bourrasques de neige.

Dans la mer Noire nous avons coulé, sur la côte d'Anatolie, trois goélettes de blé.

LE COMMUNIQUÉ ROUMAIN

JASSY, 11 février. — (Communiqué roumain) :

En dehors de quelques petites actions, la situation est sans changement sur tout le front.

Sur la frontière ouest de la Moldavie, du nord de Dornavatra à la vallée de l'Oituz, dans la vallée du Cashin à la Suzita et sur la Putna, seulement quelques engagements de patrouilles et faible feu d'artillerie et d'infanterie.

Entre la Putna et le Sereth, l'artillerie ennemie a bombardé d'une façon plus intense les positions russes à l'est de la route Focsani-Giushie.

La reconnaissance du sous-lieutenant russe Soloniov a attaqué un poste ennemi vers Parapani, tuant cinq hommes et faisant onze prisonniers.

Sur le Sereth, l'artillerie russe a empêché les travaux de l'ennemi dans la région des villages de Vadul-Roshia-Catieni et Mihatea.

Sur le Danube et jusqu'à la mer Noire, calme.

Malgré le froid, une séance d'éducation physique a eu lieu hier



PAR SIX DEGRÉS AU-DESSOUS DE ZÉRO LES GYMNASTES S'ENTRAINENT, LE TORSSE NU



MOUVEMENTS D'ENSEMBLE EXÉCUTÉS PAR LES ÉLÈVES DE TOUTES LES SECTIONS



ENTRAINEMENT A QUATRE PATTES POUR L'ASSOUPPLISSEMENT DES REINS

En dépit du froid toujours très vif, une séance a eu lieu hier matin, de huit à onze heures et demie, au vélodrome du Parc des Princes, excepté pour la section des tout petits.

Le Comité d'Éducation Physique, sous la direction du gymnaste Carpentier, frère du boxeur, entraîne régulièrement des jeunes gens travaillant dans les usines de munitions.

Le match de football de la « Canadian Section » contre l'« Entente Parisienne »



COLLIER, CAPITAINE DES CANADIENS



JOURDA, CAPITAINE DE L'ENTENTE



L'AVANT BELGE VANDENLEY



UN INSTANTANÉ DU MATCH PRIS AU MOMENT OU UN JOUEUR DE L'ENTENTE PARISIENNE DÉGAGE LE BALLON

Le match de football association qui mettait aux prises, hier, au Parc des Princes, la Canadian Section et l'Entente Parisienne réunissait des joueurs remarquables. L'équipe

canadienne comprenait, entre autres, deux virtuoses : Collier et Park, et l'équipe adverse : le Français Jourda et les Belges Chantrell et Vandenberg. Les joueurs ont fait match nul.

La crise du charbon

On a envisagé à Lyon la création d'une carte spéciale

LYON, 11 février. — L'administration municipale a convoqué à l'hôtel de ville les marchands de charbon en gros, les entrepositaires et négociants pour envisager les mesures à prendre devant la crise des transports et du charbon. La municipalité et le groupement lyonnais du ravitaillement avaient, devant certaines mauvaises volontés, envisagé la répartition du charbon par la ville directement aux consommateurs.

Devant cette menace, l'accord se fit sur cette base : les marchands de charbon en gros déclareront en toute loyauté les quantités reçues par eux depuis le 1^{er} janvier 1917 et les stocks existants. Ils feront les mêmes déclarations toutes les semaines. La ville, de son côté, signalera les plaintes et les erreurs commises pour que les marchands apportent les redressements utiles.

La création d'une carte de charbon a été envisagée, mais la décision a été ajournée.

L'entente n'est que provisoire, la ville se réservant d'être seule intermédiaire entre les mines et les consommateurs si les circonstances l'imposent.

DES USINES VONT FERMER DANS L'ISÈRE

VIENNE, 11 février. — Le charbon fait totalement défaut dans l'Isère. Des usines sont à la veille de fermer leurs portes.

A Veynes (Hautes-Alpes), les écoles ont dû fermer, faute de charbon. — (Radio.)

LE FROID

Le froid continue à sévir dans la région parisienne.

La matinée d'hier a été glaciale. Le thermomètre est descendu jusqu'à — 12°. Dans le courant de l'après-midi la température s'est sensiblement adoucie et de nombreux Parisiens en ont profité pour faire leur promenade sur les grands boulevards.

Le Bureau central météorologique prévoit une température toujours basse dans l'Est et la région parisienne. Les nuits et les matinées seront exceptionnellement froides. Dans le courant de la journée le thermomètre aura tendance à se relever.

La Seine a charrié, hier, moins de glaçons que la veille. Par contre, le fleuve est pris partiellement à Bezons et à Bougival.

L'OUVERTURE DE LA FOIRE DE LYON EST RETARDÉE A CAUSE DU FROID

LYON, 11 février. — La persistance d'une température dont la rigueur est anormale a causé de la perturbation dans tous les moyens de transports et rend aléatoire l'arrivée à Lyon avant le 1^{er} mars de la plupart des marchandises et échantillons qui sont destinés à la Foire.

Devant ce fait de force majeure, et bien que l'installation matérielle de la Foire ait pu être prête en temps voulu, le comité estime qu'il assumera de grandes responsabilités morales en maintenant l'ouverture à la date du 1^{er} mars. Il a, en conséquence, décidé de reporter cette ouverture, exceptionnellement, au 18 mars.

La foire de 1917 aura donc lieu du 18 mars au 1^{er} avril inclus.

" La plus grande famille "

Hier, après-midi, sous la présidence de M. Henry Cochon, ancien député du Nord, une réunion organisée par l'Association « la plus grande famille » s'est tenue rue des Italiens.

L'objet principal de cette réunion était l'examen de divers projets sur le vote familial.

M. Henry Cochon, que nous avons pu joindre, nous a fait d'intéressantes déclarations à ce sujet.

« Notre association, nous dit-il, a pour objet de préparer par un travail continu, réunions et études, les graves questions sociales et politiques qui intéressent le pays au lendemain de la guerre. »

« C'est du Nord, que torture actuellement la pire des souffrances, que ce mouvement de réformes sociales et politiques doit naître pour s'étendre ensuite sur la France tout entière. »

« Lorsqu'un homme a fondé une famille nombreuse, il a accru la fortune publique et a bien mérité de la Patrie : celle-ci doit donc lui témoigner une considération spéciale et lui accorder des avantages économiques. »

« Notre association demande que, dans la révision des lois électorales, il soit attribué au chef de famille nombreuse un nombre de suffrages proportionnel au nombre de ses enfants ; la mère, chef de famille, en cas de disparition du père, jouira du vote familial. »

« La région du Nord représente à elle seule 5 0/0 de la population française : elle a donné ses enfants à la patrie dans une proportion de 6 0/0. »

« Nous voulons tous une plus grande France. Pour y réussir, encourageons la repopulation. »

« C'est à la réalisation de ce vœu que, inlassablement, se consacrera notre action. »

Les petits secrets de la revision

En ce moment où se tiennent par toute la France les conseils de revision de la classe 1918, il n'est peut-être pas inutile de faire comprendre au public le sens de certaines expressions et le pourquoi de certaines décisions.

Tout d'abord expliquons que le conseil de revision a pour but de décider si des hommes n'appartenant pas encore à l'armée doivent lui être donnés (conservés ou exemptés). C'est à ce sujet qu'un certain nombre de députés, se basant sur la loi, affirment que les commissions de réforme, uniquement composées de militaires, n'ont pas qualité pour procéder à une nouvelle visite des exemptés, alors qu'elles pourraient légalement revoir les réformés !...

Le conseil de revision se compose, en théorie, du préfet, d'un conseiller de préfecture, d'un conseiller général, d'un conseiller d'arrondissement (étrangers au canton), d'un général et d'un sous-intendant. Depuis la guerre, le sous-intendant n'assiste plus aux séances, et le préfet et le général sont remplacés d'ordinaire par le secrétaire général de la préfecture et par un chef de bataillon.

Deux médecins, s'il y a plus de cent hommes à voir, un seul s'il y en a moins, donnent leur avis sur l'état physique des hommes visités. Cet avis est enregistré et adopté par le conseil de revision, presque toujours. Quelquefois, le conseil se montre plus indulgent que le major, rarement plus sévère. Dans ces circonstances le major peut exiger que son avis motivé soit inscrit au procès-verbal. D'ailleurs, le conseil comme le major sont munis de l'Instruction sur l'aptitude physique au service militaire (édition de décembre 1916). Tous les cas y sont prévus.

Mais souvent un homme qui n'a aucune maladie se voit ajourné, sans avoir été ni ausculté, ni examiné.

C'est que son indice est insuffisant.

L'indice, quand il s'agit de jeunes hommes, joue le rôle prépondérant.

On appelle indice, le rapport entre la taille, le poids et le périmètre thoracique. Il se calcule de la façon suivante :

Le sujet arrivant déjà mesuré et pesé, le major, au moyen d'un ruban de couturière, mesure son tour de poitrine au-dessous des aisselles.

Supposons que le conscrit Jean ait :

Poids = 80 kilos ;

Taille = 1 m. 82.

Nous déduisons 80 (le chiffre des kilos) de 82 (le chiffre des centimètres de la taille au-dessus d'un mètre) :

$$82 - 80 = 2$$

Nous mesurons ensuite le périmètre thoracique. Supposons qu'il soit de 85, soit 15 de moins que le périmètre idéal 100. Reste donc 15.

$$15 + 2 = 17$$

L'indice de Jean est 17. Indice excellent ! Jean sera un bon soldat s'il n'a pas, par ailleurs, d'affections qui le rendent impropre au service. Il est également évident que le périmètre thoracique d'un bossu ne peut être un élément d'appréciation. Il s'agit ici du service armé.

Par contre, Jacques qui mesure 1 m. 75, qui pèse 55 kilos et a 0 m. 80 de tour de poitrine présente l'indice $20 + 20 = 40$ et doit être ajourné, jusqu'à ce qu'il ait pris du poids.

Il ne devrait même pas être versé dans l'auxiliaire.

L'Instruction sur l'aptitude physique se trouve en librairie, mais les principes généraux qui en ont dicté la rédaction sont les suivants :

Choisir des hommes résistants à une vie de privations et de plein air et dont l'état physique s'accommode de la vie en commun.

C'est pour cela que :

1° La laideur excessive ;

2° L'indigence mentale, le bégaiement très prononcé, l'idiotie, la surdité, etc. ;

3° Certaines affections répugnantes

sont incompatibles avec le service militaire, quelles que soient l'apparence et la robustesse du sujet.

La myopie fait l'objet de longues discussions. Jusqu'ici les conseils de revision ont souvent manqué d'instruments d'appréciation sérieux et d'uniformité dans leurs jugements. Des spécialistes leur ont été adjoints récemment. Au-dessus de 8 dioptries, elle nécessite l'affectation au service auxiliaire.

Le conseil de revision se passe en présence de tous les maires (ou de leurs délégués) du canton, en présence du sous-préfet, qui a voix consultative. Certains motifs d'exemption (tuberculose, maladies spéciales, etc.) ne sont proclamés que sous une forme obscure après entente entre le médecin et le président, afin de ménager les susceptibilités fort légitimes des familles.

Dans la pratique, les conseils de revision vont vite. Trop vite. (Les commissions de réforme plus vite encore !) Il est regrettable que la nécessité de presser les opérations aboutisse parfois à des erreurs, mais il y a cette différence entre les erreurs du conseil de revision et celles des commissions de réforme que les premiers peuvent oublier un homme solide et les autres déclarer bon un infirme.

Il faut que le bijou français reconquière sa place

Après avoir visité dernièrement une exposition de notre bijouterie, et constaté les résultats que celle-ci avait obtenus pendant la guerre, M. Clémentel a jugé par cette déclaration « lapidaire » le passé de cette industrie si essentiellement française : « On restait sur le mot oreiller d'une production de luxe, et on ne cherchait pas autre chose. Nous étions battus par l'Allemagne pour les prix. On ne luttait plus : on abdiquait. Le résultat de la guerre c'est qu'on n'abdique plus. »

A la suite de cette exposition, et pour la compléter, la commission d'encouragement à la fabrication française a prélevé un certain nombre d'articles de bijouterie dans les stocks des maisons ennemies séquestrées et les a présentés à ceux de nos fabricants qui veulent mener la lutte à bonne fin.

Nous avons vu, à ce sujet, le président de la commission d'encouragement à la fabrication française, M. Charles Lefebvre.

M. Lefebvre ne nous dissimule pas que nous avons affaire à forte partie.

— La bijouterie allemande est représentée par quelques grandes maisons ayant un outillage perfectionné et de gros capitaux. Paris, au contraire, a 1.200 bijoutiers, dont la majorité sont des artistes admirables, mais leurs possibilités financières sont trop souvent insuffisantes pour constituer de grands stocks et consentir de larges crédits. La lutte était donc inégale.

« Le bijou allemand — et nous en avons vu les types les plus divers — ne manque pas d'un certain « œil » et sa fabrication en série permet de le livrer aux détaillants à des prix inférieurs à ceux de l'article français, qu'il imite le plus souvent. »

« Nos ennemis, qui ont toujours eu plus d'ingéniosité que de scrupules, envoyaient, en effet, tous les trois mois leurs dessinateurs à Paris et nos plus délicates créations étaient vite reproduites outre-Rhin à des milliers d'exemplaires. Sans doute, la copie ne valait pas l'original. Il y manquait le fini, la perfection du détail, la conscience en un mot, mais ces différences ne sont surtout sensibles qu'aux yeux avertis des connaisseurs. »

Pour conclure, M. Lefebvre espère que l'examen des bijoux exposés à la Chambre de commerce permettra à nos fabricants de se rendre compte des procédés qui allègent les prix de revient.

Mais les seuls moyens de triompher de la concurrence allemande seront la production d'un petit nombre de modèles, la perfectionnement de l'outillage, le groupement, enfin, qui fournira à la France les armes indispensables à l'expansion de son génie.

L'escroquerie au ravitaillement

M. Pachot, commissaire de police aux délégations judiciaires, agissant en vertu d'un mandat de M. Coutant, juge d'instruction, a procédé, hier, à l'arrestation d'un nommé Eugène-Apollinaire Sarty, âgé de quarante-neuf ans, demeurant 83, rue Blomet.

Cet individu, qui a déjà subi de nombreuses condamnations, avait imaginé d'envoyer aux commerçants de province des circulaires à en-tête « Compagnie générale d'importations, 48, boulevard Magenta ; président du conseil d'administration, baron de Smet, ancien ministre de Belgique à Paris, commandeur de l'Ordre de Léopold ». Par ces circulaires, le nommé Sarty informait les commerçants que, avec l'aide du gouvernement et grâce à huit navires, il était en mesure de les ravitailler en sucre, chocolat, etc. ; mais ils devaient, en même temps que leur commande, envoyer le montant de celle-ci. Les commandes et les fonds affluèrent, mais les commerçants ne reçurent jamais aucune denrée. Par contre, les plaintes arrivèrent au Parquet. Le peu scrupuleux importateur a été arrêté et se trouve actuellement au Dépôt.

LES SCRUTINS A LA CHAMBRE

Nous avons signalé avant-hier l'incident soulevé à la suite du vote de confiance de jeudi, où le décompte des bulletins a fait apparaître, dans le chiffre de la majorité gouvernementale, une différence en moins de 29 voix par rapport aux chiffres proclamés en séance (290 au lieu de 389).

MM. André Tardieu, Pierre Masse, de Kerguelen et Charles Leboucq ont déposé à ce sujet une proposition de modification du règlement de la Chambre.

Cette proposition a pour objet de revenir aux anciennes dispositions réglementaires (modifiées il y a quelques mois) qui rendaient le pointage obligatoire chaque fois que la question de confiance était posée et mettaient obstacle par là même à l'opération à laquelle on s'est livré jeudi et qui consiste, suivant l'expression consacrée, à « charger » les urnes, c'est-à-dire à y mettre plusieurs bulletins au même nom — ce que le pointage seul permet de constater.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

ENVOI FRANCO gare des 7 boîtes (cure complète) contre mandat de 10 francs à MM. Girard et Cie, 73, rue Sainte-Anne, Paris.

Toutes pharmacies, 1 fr. 75 la boîte.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LES ALLIÉS

Jamais je n'avais rencontré un chirurgien aussi extraordinaire que ce docteur Danator. Quand, dès le début de la guerre, il vint se présenter à moi pour faire partie de mon ambulance, je restai effaré du collaborateur que les circonstances m'amenaient. Il offrait, sous un crâne totalement dénudé, une face pétrifiée à la diable, toute en saillies, avec des pommettes presque aussi luisantes que ses petits yeux de singe ; et sa barbe démesurée, refuge évident des pires microbes de la terre, s'élevait en deux tortillons jusqu'au milieu de sa poitrine. Intellectuellement, il inquiétait plus encore. Il mâchonnait des phrases incompréhensibles ; il riait sans raisons ; et ses tics incessants le dénotaient incapable d'intervenir tranquillement dans une opération. Je me jurai de ne jamais lui confier un blessé.

Pourtant, à la longue, je dus reconnaître que ces symptômes de demi-folie se dissipaient au lit du malade. Danator reprenait alors la maîtrise de soi. Il discutait logiquement ; sa main manœuvrait avec sécurité ; et il m'arriva même de le voir opérer avec une telle habileté prodigieuse, que je n'hésitai pas à le compter comme mon aide le plus précieux, lorsque mon ambulance fut désignée pour l'Orient.

Nous avions été détachés au secours des Serbes. On saura plus tard notre sombre épopée, et comment nous partageâmes toutes les misères et toutes les détresses de ce pauvre peuple traqué. L'artillerie bulgare, à laquelle, faute de munitions, nous répondions à peine, nous donna une atroce besogne. Nous n'y pouvions suffire, malgré notre dévouement ; et la nervosité de Danator, exaspérée par la famine et le surmenage, s'en accrût d'autant. Je doutai à cette époque qu'il pût continuer ses fonctions.

Or, une nuit, à la suite d'un combat où les Serbes avaient repris quelque avantage, nous avions pu installer notre formation dans une ferme abandonnée, quand les brancardiers nous amenèrent deux officiers ennemis broyés par le même obus. Nous les fimes déposer dans la chambre qui nous servait de salle d'opérations, et nous les examinâmes. Par un curieux effet de l'explosif, l'un avait la jambe et le bras droits entièrement sectionnés, tandis que chez l'autre, c'étaient les membres opposés qui manquaient. Au surplus, chez tous deux, le flanc du côté touché se trouvait si effroyablement labouré, qu'il nous apparut que de cette chair pantelante il n'y avait plus rien à espérer. Je les questionnai, car ils avaient encore la force de parler ; et à leurs réponses, j'acquis la conviction que l'un d'eux, le plus abîmé, était un Allemand vêtu de l'uniforme bulgare. Il en convint du reste, non sans arrogance ; et comme je voulais l'isoler, il m'ordonna — oui, il m'ordonna — de ne pas le priver de son compagnon.

— Nous sommes des alliés, et nous sommes vos vainqueurs, signifia-t-il. Je vous défends de nous séparer. Quel que soit notre sort, obéissez. On ne sépare pas des alliés.

Il eût été inhumain de les tracasser plus longtemps. Je n'insistai donc pas. Je me retournai vers mes aides pour prier qu'on les laissât tranquillement achever leur destin. Mais je surpris alors chez Danator une physionomie toute particulière. Il regardait nos ennemis avec une expression de sarcasme que je n'oublierai jamais.

En même temps, il appuyait :

— Quoi ! ils ont raison !... ils sont alliés : on ne sépare pas des alliés. Au contraire.

Et il cria plus haut, en me poussant dehors :

— Les bougres ! ils sont alliés !... Vous ne comprenez donc pas ce que ça veut dire, alliés ?... Laissez-moi donc faire !...

Comptant qu'il traversait un accès d'énervement dont ma sortie le délivrerait aussitôt, et du reste gagné par une grosse fatigue, je lui abandonnai les blessés, et j'allai m'étendre sur une botte de paille, où le sommeil me terrassa brutalement.

Quelques heures plus tard, à l'aube, une chiquenaude me réveilla. Danator était devant moi. Sa blouse couverte d'abondantes souillures rouges, ses mains de boucher, et sa barbe elle-même, toute semée d'éclaboussures humaines, révélaient un ardent labeur chirurgical.

Il se mit à ricaner :

— Venez voir !... venez voir les alliés !...

— Ils sont trépassés ?... questionnai-je.

— Oh ! que non !
— Vous les avez opérés ?
— Oh ! que oui !
— Ils s'en tireront ?
— Alliés plus que jamais !... Venez voir !

Il me secouait la manche si durement, que je dus le suivre. Il m'amena dans la chambre, où, sur un lit de fortune, côte à côte, encore ivres de chloroforme, gisaient les deux officiers. Il projeta au loin les couvertures, et j'aperçus nos hommes enmaillottés dans le même pansement.

— Comment ?... fis-je, ne devinant pas encore.

— Pas compris ?...

Alors, d'un coup de ciseau magistral, il fit sauter bandes et coton. Ah ! cette vision d'horreur et d'émerveillement ! Les deux bougres, congrûment nettoyés, découpés, reséqués, nivelés, se trouvaient cousus ensemble. Ils ne formaient plus qu'un seul être, un monstre à quatre membres, à deux troncs, à deux têtes et à deux âmes !

— Ils étaient à lier. Hé bien ! c'est fait !... goguenarda Danator.

André COUVREUR.

LA VIE SPORTIVE

FOOTBALL ASSOCIATION

Canadiens et Parisiens se valent. — Un très beau match s'est déroulé, hier après-midi, sur le terrain du Parc des Princes, entre des joueurs canadiens et l'équipe sélectionnée de l'Entente Parisienne. Les deux teams, tous deux homogènes, ont fait preuve d'une égale virtuosité, et, à la fin de la partie, chacun des deux camps avait un but à son actif.

Les Ligneurs battent les Fédéraux. — Sur le terrain du Red Star, à Saint-Ouen, les équipes représentatives de la L.F.A. et de la F.G.A.F. se sont rencontrées hier. Les Fédéraux ont fait preuve d'une belle résistance, mais n'ont pu empêcher les Ligneurs d'affirmer leur supériorité en s'adjugeant 6 buts contre 1.

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Equipes premières. — A.S. Française bat Raincy Sports par 4 buts à 1 ; Stade Français bat Paris Université Club par 8 buts à zéro ; U.S.A. Clichy bat C.A.S. Générale par 5 buts à 1.

Le Challenge des « Marie-Louise » (F.G.S.P.F.). — Groupe A. — U.S. du 1^{er} bat C.A. Rosaire par 5 buts à zéro.

CROSS-COUNTRY

La Coupe Nationale (3^e année). — L'U.S.F.S.A. a fait disputer, hier matin, la quatrième et dernière épreuve comptant pour le classement de la Coupe Nationale.

Le parcours, mesurant 11 kilomètres, se déroulait dans les bois de Saint-Cloud. Keyser a terminé premier cette fois encore et garda la tête du classement général ; A. Mallet a été le vainqueur de la catégorie A, mais dans le classement général, c'est Ragu qui s'est assuré le meilleur, Mallet n'ayant pas participé à toutes les compétitions. Par équipes, le C.A.S.G. termine en tête de la catégorie A, aussi bien dans la course d'hier que dans les catégories A et B du classement général.

Classements individuels. — Catégorie A (classes 18, 19, 20, etc.) : 1. Mallet (A.S.F.), 2. Isola (C.A.S.O.), 3. L. Nourry (T.A.S.O.), 4. M. Delvart (C.A.S.O.), 5. Regnault (A.S.F.), 6. Ragu (H.A.C.), 7. Monier (C.A.S.O.), 8. Henry (C.A.S.O.), 9. Dobrinel (S.F.), 10. A. Pierret (C.A.S.O.), 11. Leyrisset (C.A.S.O.), 12. Lahu (S.F.), 13. Duchêne (U.S.C.), 14. Besson (C.A.S.O.), 15. Louin (A.S.F.), etc.

Catégorie B (antérieures à la classe 18) : 1. J. Keyser (A.S.F.), 2. Terrier (U.S.C.), 3. Schnellmann (C.A.S.O.), 4. Devaux (C.A.S.O.), 5. Le Caun (A.S.F.), 6. Girouy (U.S.P.-L.-M.), 7. Debenne (C.A.S.O.), 8. Lavoux (C.A.S.O.), 9. Samain (U.S.C.), 10. Piget (A.S.F.), 11. Fagard (C.A.S.O.), 12. Lapert (U.S.P.-L.-M.), 13. Girard (A.S.F.), 14. Dewerriwère (U.S.C.), 15. Lazar (C.A.S.O.), etc.

Classement par équipes. — Catégorie A : 1. C.A.S. Générale (1), 16 points (8+10+11+13) ; 2. C.A.S. Générale (II), 42 points (8+10+11+13) ; 3. A.S. Française, 40 p. ; 4. Stade Français, 55 p. ; 5. Houilles A.C., 76 p. ; 6. E.S. Parisienne, 83 p., etc.

Classements généraux. — Classement individuel (catégorie A) : 1. Ragu (H.A.C.), 10 points ; 2. M. Devart (C.A.S.O.), 11 p. ; 3. Henry (C.A.S.O.), 4. Dobrinel, 5. Monier, etc.

Catégorie B : 1. J. Keyser (A.S.F.), 5 points ; 2. Schnellmann (C.A.S.O.), 8 p. ; 3. Devaux (C.A.S.O.) ; 4. Samain, 5. Terrier, etc.

Classement par équipes. — Catégorie A : 1. C.A.S. Générale (I), 87 points ; 2. Stade Français, 3. C.A.S. Générale (II).

Catégorie B : 1. C.A.S. Générale, 107 points ; 2. U.S. Clodoaldienne.

La Coupe Fédérale (F.C.A.F.). — La dernière épreuve de cette Coupe a été disputée, hier après-midi, dans les bois de Clamart. Le parcours comportait deux boucles de 6 kilomètres, soit 12 kilomètres. Derhet a triomphé une fois de plus et a terminé également en tête du classement général. Dans les clubs, l'U.S. Voltaire a confirmé ses précédentes victoires. Résultats :

1. Derhet (U.S.V.), 2. Koppens (U.S.V.), 3. Roux (S.A. de P.), 4. Didier (S.A.P.), 5. Gouhier (U.S.G.), 6. Hulinot (U.S.G.), 7. Mongrol, 8. Lefouet, 9. Bagnard, 10. Gouel, etc.

Classement par clubs : 1. U.S. Voltaire, 21 points ; 2. U.S. Grenelle, 3. S.A. de Paris, 4. C.A. de Plaisance.

Classement général : 1. Derhet, 2. Roux, 3. Koppens, 4. Longchal, 5. Gazonneau, 6. Bouleau, 7. Max Erhard, 8. Touré, 9. Bagnard, 10. Chagnel, etc.

Classement de la Coupe : 1. U.S. Voltaire, 92 points ; 2. S.A. de Paris, 3. U.S. Grenelle, 4. C.A. Plaisance.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco. PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19.

Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

J'ai été fort surpris, je l'avoue, en voyant afficher le *Marquis de Priola*, pour la matinée du dimanche 11 février. Comment ! vous venez de remonter *Don Juan* avec un magnifique éclat et, au lieu de saisir avec empressement la première occasion d'offrir au public si nombreux des matinées dominicales cette œuvre — je n'hésite même plus à dire ce chef-d'œuvre — de Molière, qui nous revient en beauté après un exil de quarante-sept ans, vous représentez, une fois de plus, une pièce, sans doute fort intéressante de M. Henri Lavedan, mais que la clientèle de la Comédie a vue et revue ? A défaut de *Don Juan*, ne pourriez-vous nous donner *Bajazet*, qui n'a pas encore eu les honneurs et les profits — profits qui deviennent vôtres — des fructueuses matinées du dimanche ? Sur ce terrain de défense du répertoire classique, je resterais inébranlable ; c'est bien le moins qu'une voix s'élève pour plaider la cause des grands morts, et, pareil à ce bon Pierrot, je n'aurai point peur de redire "toujours la même chose" tant que ce sera "toujours la même chose".

Le public, pourtant, je le constate avec plaisir, est venu nombreux applaudir le *Marquis de Priola*. La veille, déjà, les *Affaires* sont les *affaires*, malgré le froid, — et les "restrictions" annoncées, — avaient fait réaliser une recette de 4.200 francs ; le chiffre de la matinée est certainement fort beau.

Raphaël Duflos — le triomphateur de *Don Juan* — a été longuement acclamé et chaleureusement rappelé, à la fin du deuxième acte du *Marquis de Priola*. Sa composition de l'énigmatique personnage de M. Lavedan, si raffiné dans "la culture artistique du mal", est vraiment originale, impressionnante. Cet excellent comédien qui, sous les traits de Don Juan, nous donne la sensation d'un aimable et brillant cavalier dont la conduite cause sans doute des désordres et des malheurs, mais sans qu'il y ait chez lui la volonté ni même le désir de se montrer méchant, se transforme ici en véritable reître de la galanterie ! Il fait de Priola un vigoureux forban usant, ou plutôt abusant d'une sorte de puissance d'attraction qu'il exerce sur les femmes pour les faire souffrir par plaisir dès qu'elles lui ont cédé !

J'avais déjà comparé, l'autre jour, Don Juan et Priola ; aujourd'hui, je rapprocherai Priola du docteur Morat du *Duel*. Tous deux emploient le même procédé pour "démonter" leur contradicteur ou adversaire : la suggestion d'une pensée mauvaise, malsaine. Le docteur Morat s'efforce de suggérer à l'abbé Daniel qu'il convoite la duchesse de Chailles ; Priola veut suggérer à Pierre Morin qu'il désire Mme Le Chesne ; et, cependant, quel abîme entre le docteur Morat et le marquis de Priola !

Henri Mayer reprenait, pour un jour, sa création du docteur Savières, ordinairement incarné par Numa.

Mlle Cécile Sorel joue Mme de Valleroy avec tant de gentillesse et d'affectueuse câlinerie, elle s'abandonne avec une si touchante et si douce résignation qu'elle rend bien invraisemblable la conduite de Priola !

L'ensemble est toujours excellent.

Le soir, belle salle pour la *Marche nuptiale*, l'œuvre éloquent, poétique et douloureusement humaine de M. Henri Bataille, où Mme Piérat s'élève, sans peine, au niveau de son auteur. Si je n'ai pas voulu suivre dans ses erreurs l'interprète du *Chandelier* et de *Phédre*, je suis heureux de rendre hommage à la protagoniste de la *Marche nuptiale*, que j'admire à l'égal des plus grandes comédiennes de notre temps.

Mlle Cécile Sorel, en matinée, après le premier acte du *Marquis de Priola*, Mme Piérat, le soir, après le premier acte de la pièce de M. H. Bataille, ont lu l'appel en faveur de la tombola dont je vous ai parlé hier.

Au fait, pourquoi n'abandonnerait-on pas aux œuvres en question le produit de la fameuse taxe des trois dernières représentations ? Ne m'objectez pas la loi ; puisque cette loi exonère les *représentations de bienfaisance*, il suffirait d'attribuer cette qualité aux spectacles de samedi et de dimanche. Je soumetts l'idée à MM. Malvy et Dalimier qui, ces jours passés, ont défendu, avec autant d'énergie que de générosité, la noble cause des théâtres et des comédiens.

Emile MAS.

« MAM'ZELLE VENDEMIERE » A L'APOLLO

L'Apollo est le temple de l'opérette, et, chaque fois qu'on en franchit le seuil, on a le loisir de constater

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes

1fr.55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exigons sur l'enveloppe la marque déposée « TIP »

Expéditions Province franco postal domicile

contre mandat : 2 kg. : 7fr.05 ; 4 kg. : 13fr.45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

que le genre a de nombreux fidèles, groupe un public spécial, toujours sincère et volontiers enthousiaste. Les officiants sont d'ailleurs d'excellents artistes, et quand la musique est pimpante, ce qui est le cas pour *Mam'zelle Vendémiaire*, lorsqu'elle est d'une fantaisie agréable, alerte et prime-sautière, les spectateurs trouvent que le temps est toujours trop court qu'on passe dans une salle bien chauffée — le détail a son importance.

Disons maintenant, sans jeu de mots, que les trois actes de MM. Lénka et Foucher nous présentent d'abord une charmante « glacière », l'accorte fille d'un pâtissier, éprise du général Bonaparte. Nous voyons de chez elle un 13 Vendémiaire monté comme une pièce d'étalage et savoureux comme un sorbet, avec des détails pittoresques d'une innocente fraîcheur. Mais les décors de la pâtisserie Bompard s'évanouissent pour céder la place aux rutilants horizons que l'on découvre de l'intérieur du harem de Mourad bey, au Caire. Réduite aux proportions d'une fête très colorée, la campagne d'Egypte nous offre cependant un Bonaparte farouche, plus furieux que surpris d'avoir à déjouer le plan de ses ennemis dans ce domaine de féerie.

M. Girier est un pacha superbe, d'une rondeur abondante. MM. Massart et Sidonac sont deux bouffons qui apportent à nos yeux des réminiscences de ballet russe. J'aime mieux vous dire tout de suite, puisque j'ai commencé à citer des noms, que c'est Mlle Gina Féraud qui remplit le rôle pimpant de Florise, surnommée *Mam'zelle Vendémiaire*, devant M. Audréy, Bonaparte au front toujours préoccupé et un rictus un peu amer. M. Victor Henry, agent secret de l'Autriche, baron Pulna déguisé en moderne marchand de cacahuètes, complète l'excentricité qui broche sur le fond sentimental de cette fantaisie.

Le troisième acte se passe dans le boudoir de Joséphine (Mlle Jenny Bernais), et voici que Bonaparte donne à l'amoureux de Florise, le courageux et timide Papillot (M. Victor du Pond), quelques principes cavaliers sur l'art de plaire.

La pièce se termine en même temps qu'un bal à la Malmaison, nouveau prétexte aux décors les mieux réussis.

Nous avons dit en débutant les mérites de la musique de M. Ernest Gillet. Elle est légère et sans prétention. La note est amusante ou tendre, et les fioritures sont des arabesques assez habilement dessinées pour n'aller jamais jusqu'à l'enchevêtrement. — ROGER VALBELLE.

Les spectacles de la semaine. — Au Châtelet, cinq représentations : le jeudi, matinée et soirée ; le samedi, soirée ; le dimanche, matinée et soirée. Au Théâtre Michel : vendredi, samedi, soirée ; dimanche, matinée et soirée. Gaité : jeudi, matinée et soirée ; samedi, soirée ; dimanche, matinée et soirée.

Reprises. — La Comédie-Française reprendra jeudi *L'autre danger*, de M. Maurice Donnay. L'Odéon reprendra samedi *Les Bouffons*, de M. Miguel Zamacoïs.

Ba-Ta-Clan. — Ce soir lundi, par autorisation spéciale, la revue *Anticafardiste*. La receveuse de tramways Miloska et Marcelle Yrven paraîtront à cette représentation. Demain et mercredi, relâche.

MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

CINEMAS

Gaumont-Palace. — 8 h. 15, *Judeu, l'imprévu*. Location 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui lundi 12 février, à 2 h. 1/2 : les lles au temps des voiliers et des cases de bambou, conférence par M. Frantz Funck-Brentano. Audition de Mme Dussane.

BLOC-NOTES

LES COURS

— D'après une dépêche d'Amsterdam, la dépouille de François II, roi de Naples et des Deux-Siciles, mort à Arco en 1894, a été exhumée et transportée à Trente, où elle a été déposée solennellement dans la chapelle du Séminaire.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. M. le roi Alphonse XIII a reçu, avec le cérémonial accoutumé, M. Janovitch, le nouveau ministre de Serbie, qui a présenté au souverain les lettres d'accréditation auprès du gouvernement espagnol.

CITATIONS

— Le Livre d'Or des Infirmeries vient de s'enrichir de nombreuses citations : Mlle Julie Doublet a dont le dévouement infatigable est digne de tous les éloges... ainsi que le calme et le mépris du danger lors du bombardement de Rosières-en-Santerre, vient de recevoir la croix de guerre ; Mme Assézat (en religion sœur Saint-Prix) reçoit la médaille d'or des épidémies. Suivent dans la liste officielle quatre médailles de vermeil et de nombreuses médailles d'argent décernées à des infirmières courageuses et dévouées entre toutes.

BIENFAISANCE

— Par suite du nouveau décret concernant les théâtres, l'heure de musique nouvelle, qui devait avoir lieu ces jours-ci, 63, Champs-Élysées, est remise au jeudi 22 février, à 5 heures.

— Les mardi 27 et mercredi 28, de 2 heures à 6 heures, 17, rue de la Ville-Évêque, vente au profit des œuvres des dames lyonnaises.

NAISSANCES

— Mme Carlos de Goyeneche, femme de l'attaché à l'ambassade d'Espagne à Paris, vient de donner le jour, à Madrid, à un fils.

— Mme Robert Warnod, femme du capitaine au 45^e d'artillerie, glorieusement tombé à l'ennemi en septembre, a heureusement mis au monde un fils.

MARIAGES

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle d'Albon, fille du marquis d'Albon, décédé, et de la marquise, née Nettancourt Vaubecourt, avec le comte Charles-Louis de Kergorlay, actuellement au front, fils du comte de Kergorlay et de la comtesse, née La Rochefoucauld.

— En l'église Saint-Pierre-de-Chailloy a été récemment célébré, dans l'intimité, le mariage du commandant de Malherbe, aviateur, chevalier de la Légion d'honneur, fils du comte de Malherbe et de la comtesse, née d'Espinay-Saint-Luc, avec Mlle Yvonne Gibert, fille de M. et Mme Fernand Gibert.

Les témoins du mariage étaient : le général de Langle de Cary, grand-croix de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, et le baron d'Aboville ; ceux de la mariée : M. Roger de La Selle et la comtesse de Meynard.

DEUILS

— M. Poirrier, sénateur de la Seine, ancien président du tribunal de commerce, vient de mourir.

Né à Clermont-en-Argonne (Meuse), le 20 novembre 1832, M. Poirrier fut élu sénateur de la Seine en 1889 et constamment réélu depuis. Le Sénat le choisit pour l'un de ses vice-présidents en 1902. Industriel-chimiste, M. Poirrier était officier de la Légion d'honneur. Il était le beau-père de M. Cotelle, président de section au Conseil d'Etat.

Nous apprenons la mort : Du comte Elie d'Avary, décédé à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait succédé, il y a quatre ans, au duc de Fezensac comme président du Jockey Club, où il était universellement aimé. C'était l'homme le plus courtois et le plus conciliant qu'il fût, et sa mort sera vivement ressentie.

Du comte de Fradel, commandant en retraite, qui a succombé au Golfe-Juan, en sa villa Cyrano. Il avait été cruellement blessé à Formose et cité à l'ordre du jour par l'amiral Courbet.

Du baron Brin, ancien secrétaire d'ambassade, maire de La Chapelle-Basse-Mer, au château de Beau-Soleil (Loire-Inférieure) ; De M. Nelson Ward, quatre-vingt-neuf ans, petit-fils de l'amiral Nelson par sa mère, mort à Londres ;

De M. Stuard Vallojo, capitaine d'artillerie breveté, officier de l'armée équatorienne, mort des suites d'une maladie contractée au front ;

De M. Georges Debrise, capitaine d'infanterie au 43^e territorial ;

De M. Albert Haviland, frère des grands fabricants de porcelaine, mort à Saint-Georges-de-Didonne (Charente-Inférieure) ;

De M. Alfred Poll, vice-président du Conseil municipal, décédé avant-hier à l'âge de soixante-douze ans.

L'utilisation des forces féminines

La question de l'utilisation des forces féminines est complexe. L'Association pour l'enrôlement volontaire des Françaises au service de la Patrie, après étude des besoins de l'heure actuelle, a mis en train la création d'équipes volantes, c'est-à-dire d'équipes composées de bénévoles prêtes à fournir un travail momentané pour parer à une éventualité urgente. Plusieurs équipes sont constituées à Paris et prêtes à aider au service d'ordre dans la distribution du charbon. A Saint-Etienne, l'équipe volante a déjà aidé la municipalité pour le contrôle et la distribution des cartes de sucre. Les équipes volantes sont fournies sur réquisition du gouvernement, des municipalités, des grandes administrations. Les enrôlées s'inscrivent, 45, rue d'Ulm, au siège social de l'Association, ou dans l'une des permanences. C'est rue d'Ulm qu'il convient de s'adresser pour demander une équipe.

L'Association pour l'enrôlement volontaire des Françaises prépare également des équipes permanentes pour assurer le service des crèches, garderies, cantines annexées aux usines. De plus, durant un premier mois de fonctionnement, l'Association a aiguillé près d'un millier de demandes féminines soit vers les bureaux militaires, soit vers les offices départementaux de placement.



2^{ème} Foire de Lyon
du 1^{er} au 15 Mars 1917.

Ouverte aux vendeurs et acheteurs de France, des pays alliés ou neutres.

95 Millions d'Affaires en 1916
avec 1340 Maisons participantes.



FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 12 FÉVRIER 1917

37

E.-M LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIEME PARTIE

LES VOIES TRAGIQUES

VII

Deux petits cœurs

— Qu'est-ce qui l'arrive donc, Germaine ? formula Joris, qui n'avait encore jamais vu sa petite amie avec une physionomie aussi riante.

— Ah ! Joris, il nous tombe du ciel un grand bonheur... Figure-toi qu'à l'hôpital il vient d'arriver de nouveaux blessés...

— Alors, Germaine ?

— Alors, parmi eux, se trouve un officier français nommé Lionel d'Orval... un ami de maman, tu comprends, Joris ?

— Je comprends, mais je ne vois pas...

— Tu ne vois pas ! C'est pourtant bien simple. Tante Charlotte ira à l'hôpital maintenant tous les jours. Comme elle ne veut pas nous laisser sans surveillance, elle nous y conduira. Nous verrons les blessés.

— Oui ! ça, c'est probable.

— C'est même certain ! Alors, moi je parlerai à

l'officier de marine, à M. Lionel, et je lui dirai d'écrire à maman de venir nous chercher bien vite, parce que nous sommes trop malheureux.

VIII

Lionel

Comment Lionel, que nous avons quitté à bord du *Terrible*, au cours de la bataille d'Heligoland, se trouvait-il à l'hôpital de Liège ?

Par le jeu des événements, par le hasard de la guerre, tout simplement.

Son navire, avarié, avait dû, sitôt arrivé à Cherbourg, son port d'attache, entrer pour de longues réparations à l'arsenal.

L'équipage avait été licencié, réparti sur d'autres navires de l'escadre ou incorporé ailleurs.

Une division de fusiliers marins qui se formait alors à Lorient avait, pour cette raison, immatriculé dans ses effectifs une grande partie des hommes du *Terrible*.

Lionel s'était vu chargé de commander ces hommes, en qualité de capitaine de compagnie, avec le grade de lieutenant de vaisseau.

La compagnie instruite, entraînée, aguerrie comme tout le corps des fusiliers marins, était ensuite partie sur le front de l'Yser.

Là, à Dixmude, après trente jours de bataille et de résistance, Lionel avait été blessé et fait prisonnier.

Et les Boches l'avaient évacué sur Liège, avec les égards dus à ses galons d'officier.

Dans son lit d'hôpital relégué dans une chambre spéciale, inconfortable et à peine habitable, tant elle était étroite et mal aérée, quand Lionel se remémorait les événements qui avaient précédé sa blessure et sa captivité, il lui semblait revivre les péripéties d'un affreux mais merveilleux cauchemar.

Il revoyait les tranchées de Dixmude ruisselantes

d'eau et de boue, où ses « mathurins » pataugeaient jusqu'au ventre, sans perdre une minute leur insouciance gâtée.

Derrière eux, la petite ville belge ne formait plus qu'un amas de ruines. Un chaos de pierres, de débris, de poutres, de tuiles et de débris fumants encombrait ses places et ses rues tortueuses.

Devant eux s'étendaient des marécages, des tourbières jusqu'au fleuve, jusqu'à l'Yser, où grouillaient les masses boches.

Et quelles masses ! Toujours plus denses, toujours plus nombreuses : une véritable mer humaine, avec des flots montants sans cesse renouvelés, sans cesse enflés de nouvelles forces.

Plus on en mitraillait, plus il en arrivait...

Et ils n'étaient là que dix mille marins pour résister à cette invasion.

Oui, mais chaque matelot valait dix Boches. Chaque matelot, avant de tomber, avant de lâcher son fusil, massacrait au moins une vingtaine d'Allemands. Sa mort était vengée d'avance. Son sang était payé à sa valeur.

Cinq fois, les troupes du kaiser avaient essayé de passer la rivière et de prendre Dixmude. Cinq fois, les matelots français les avaient repoussés avec des pertes inouïes.

Les marais et les tourbières, jonchés de cadavres, témoignaient de l'ardeur de la lutte et de l'acharnement du combat.

La fureur des combattants était telle qu'on se tuait à l'aide de coups-de-poing américains et à coups de couteau dans les corps à corps. Grisés d'éther, saouls de rage impuissante, les Boches en étaient arrivés à achever les blessés et à massacrer les prisonniers.

Lionel n'avait dû la vie sauve qu'à l'intervention d'un capitaine allemand.

Blessé d'une balle dans la poitrine au cours d'une contre-attaque, à la tête de ses hommes, il était tombé dans la boue sans pouvoir, malgré toute son énergie, continuer le combat.

Ayuntamiento de Madrid



L'ASPIRINE

"USINES DU RHÔNE"

Atténue toujours et guérit souvent

**Migraines, Névralgies, Lumbagos,
Grippe, Influenza.**

Elle est en usage dans

TOUS LES HÔPITAUX

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS: 1 fr. 50
En Vente dans toutes les Pharmacies.



FAITS DIVERS

PARIS

Les accidents de la rue. — Vers 2 heures, dans l'après-midi d'hier, un homme inconnu, âgé d'une quarantaine d'années, a été, rue du Faubourg-Saint-Antoine, heurté par un tramway de la ligne Saint-Cloud-Vincennes et tué sur le coup.

M. Nielausse, commissaire de police, a ouvert une enquête.

A 4 heures, en face du numéro 79 du boulevard Saint-Germain, un tramway de la ligne Clamart-Hôtel de Ville a renversé un homme âgé de cinquante ans environ, vêtu en ouvrier charbonnier et porteur de papiers au nom de Le Quelbec, sans autres renseignements.

La victime est décédée à l'hôpital de la Charité.

Tamponnement de tramways. — A 8 heures du matin, hier, boulevard Haussmann, à l'angle de la rue de Rome, deux tramways des lignes « Boulogne-Madeleine » et « Madeleine-Saint-Denis » sont entrés en collision.

Il n'y a pas eu d'accident de personnes, mais la circulation a été interrompue sur les deux lignes pendant une partie de la matinée.

Une maison inondée. — Hier matin, à 9 h. 1/2, par suite de la rupture d'une conduite d'eau, au cinquième étage de l'immeuble situé 3, boulevard des Capucines, une inondation s'est produite qui, en très peu de temps, a envahi tous les étages.

Les pompiers, aidés par des employés de la Compagnie des Eaux, ont pu, non sans peine, aveugler la fuite.

Les dégâts sont importants.

Accident du travail. — A une heure de l'après-midi, un ouvrier gazier, nommé Léon Petit, âgé de cinquante-deux ans, demeurant 29, rue de la Ferronnerie, qui nettoyait un coffret à gaz en face du numéro 45 de la rue des Déchargeurs, a subi un commencement d'asphyxie.

C'est dans un état très grave qu'il a été transporté à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

SPÉCIALEMENT CRÉÉES
POUR LES ENVOIS SUR LE FRONT



Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Un régiment de Bavares lui avait passé sur le corps...

Et l'un de ces Bavares se disposait à l'achever, à le clouer au sol d'un coup de baïonnette, quand le capitaine avait détourné le coup.

— C'est un officier, avait-il dit. Il faut épargner au moins les officiers à cause des représailles possibles...

Il avait ordonné ensuite :

— Portez ce Français à l'arrière, à l'ambulance, et veillez à ce qu'on le soigne immédiatement.

Alors on l'avait transporté sur un brancard au poste de secours, sommairement soigné, puis évacué sur Liège.

Et il était là dans cet hôpital, en pays ennemi, loin de tous ceux qu'il aimait, sans nouvelles de ses proches, sans nouvelles de son frère de cœur, André, Bernandois, sans nouvelles de Madeleine...

La lettre qu'elle lui avait adressée, en réponse à la sienne, au début des hostilités, restait néanmoins sa seule consolation et son seul viatique.

Il savait que la jeune femme, assurée de pouvoir se rendre libre en divorçant avec Weimer, lui gardait un amour sérieux, sincère et fidèle. Il savait qu'elle l'avait en réalité toujours aimé et que la volonté seule de son père l'avait naguère contrainte à un mariage d'affaires avec un homme qu'elle ne pouvait pas souffrir.

Et sa pensée s'envolait vers elle, avec toute son âme loyale.

— Où est-elle ? se disait-il. Que devient ma pauvre Madeleine dans cette tourmente ?... La dernière lettre que j'ai reçue d'André, alors au camp d'aviation du Mans, m'apprenait que sa sœur s'occupait à rechercher sa fille, enlevée par Weimer. Fasse le Ciel qu'elle ait pu réussir dans ses recherches !... Mais que de fatigues a-t-elle dû endurer, que de dangers a-t-elle dû courir !

Il fermait les yeux pour mieux évoquer l'image de son amie... ses cheveux d'un blond cendré, en nuages frisés sur son regard mauve, ses lèvres

couleur de cerise, ses dents de nacre, son teint de lis...

Autour de lui, l'infirmière chargée de lui donner des soins allait et venait sans précaution, d'un pas d'Allemande.

Il n'y prenait garde. C'est à peine s'il écoutait d'une oreille distraite les propos qu'elle tenait avec ses compagnes, à haute voix.

Lionel connaissait parfaitement la langue d'outre-Rhin et la parlait couramment.

Seulement, par précaution, par prudence, sitôt tombé aux mains des Boches, il avait cru devoir immédiatement feindre l'ignorance la plus complète sur ce point.

Il entendait, il observait. Il voyait ainsi sans avoir l'air d'observer et d'entendre.

On ne se gênait pas devant lui, pas plus d'ailleurs qu'on ne se gênait pour lui.

Les infirmières le pensaient quand elles n'avaient rien de mieux à faire et quand les blessés boches avaient reçu le nécessaire et le superflu.

Mais elles bavardaient par contre dans sa chambre, sans vergogne, comme de véritables pies.

Dès le surlendemain de son arrivée, il apprit ainsi la présence de la belle Charlotte Weimer...

— Vous savez, ma chère, confiait une infirmière, maigre comme un clou, à une autre infirmière ronde comme une boule de suif, vous savez que madame la conseillère Schultz, notre infirmière-major, a pris hier la décision de se rendre chez la Weimer ?

— Que me dites-vous là, madame Elbing ! Mme Schultz a osé se rendre...

— Oui, car il le fallait. Après tout, cette Weimer n'est pas bête, j'imagine, autrement que nous autres. Dès l'instant qu'elle s'est fait inscrire à l'hôpital et qu'elle paie sa cotisation à la Croix-Rouge allemande, elle est comme nous militarisée. Elle reste soumise aux mêmes obligations et aux mêmes devoirs. Elle doit obéir... Alors, n'est-ce pas, notre

infirmière major lui a donné l'ordre de venir assidûment à l'hôpital et de lui obéir.

— Est-ce qu'elle a refusé ?

— Pensez-vous ! La Weimer a beau se montrer poseuse et prétentieuse parce qu'elle est jolie fille...

— Peuh ! Pas si jolie que ça...

— Enfin, elle se croit jolie. Mais qu'est-ce que je vous disais donc ?

— Vous disiez que Charlotte Weimer était jolie fille.

— Oui, mais auparavant ?

— Vous disiez qu'elle se montrait poseuse et prétentieuse.

— Ah ! oui. Eh bien ! Elle a beau se montrer prétentieuse et se mettre au-dessus des autres, elle est néanmoins obéissante et disciplinée.

— Dans notre pays, c'est la règle générale. On sait obéir. Mais comment va-t-elle faire, cette Charlotte, avec ses deux enfants ?

— Quels enfants ?

— Vous ignorez donc que son frère, le major Weimer, lui a envoyé de France deux enfants : une petite fille de dix ans nommée Germaine, et un garçonnet de treize ans qui s'appelle Joris. C'est même la présence de ces enfants-là qui motivait son absence à l'hôpital. Elle se retranchait, pour s'exécuter, derrière l'obligation de surveiller étroitement son neveu et sa nièce. Ils ont, paraît-il, besoin d'une surveillance continuelle.

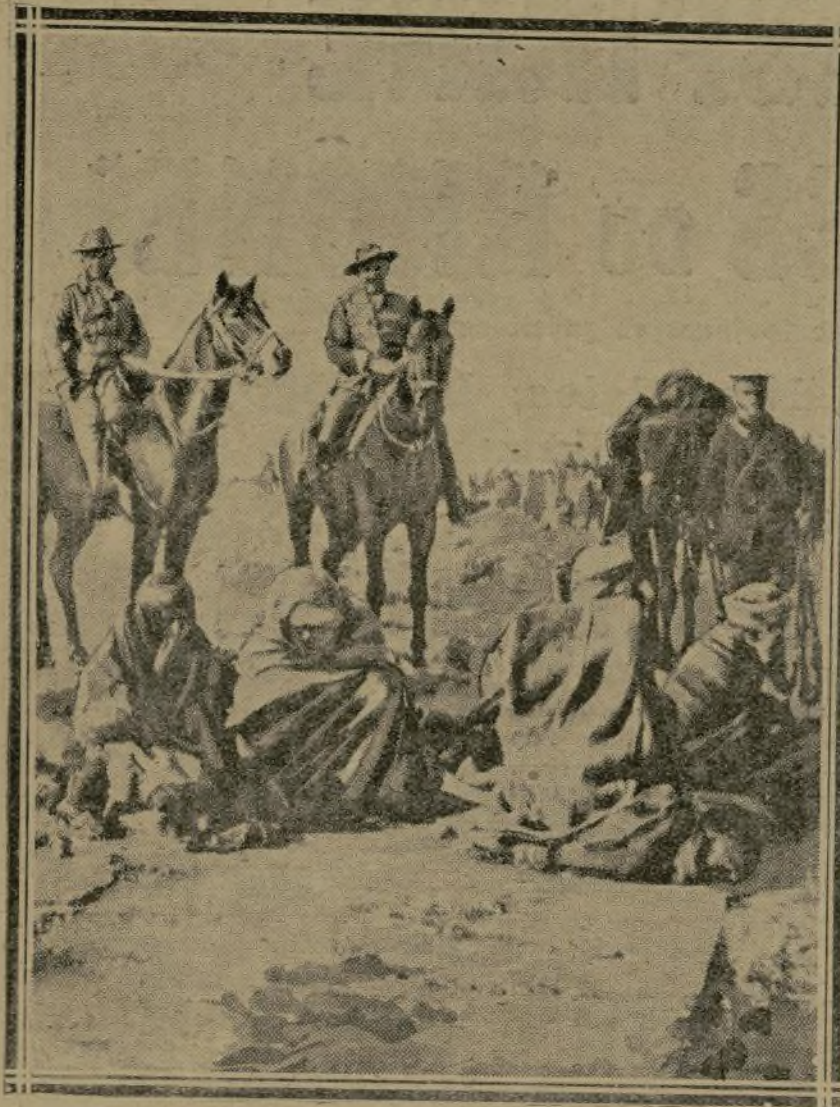
— Sont-ils donc si turbulents, si dangereux ?

— Ils sont Français, c'est tout dire... Ou plutôt leur mère était Française et Parisienne... car leur père est un bon Allemand.

— Je crois bien... le major Weimer ! Mais alors comment s'y prendra la belle Charlotte pour concilier son devoir envers nos blessés et son devoir de surveillance sur ses enfants ?

(A suivre.)

Les Senoussis, battus par les troupes britanniques, sont en pleine déroute



UN GROUPE DE PRISONNIERS SENOUSSIS



BÉDOUINS ESPIONS PRIS DANS LE DÉSERT



L'UN DES CONVOIS DE CHAMEAUX QUI RAVITAIENT LES COLONNES DE NOS ALLIÉS

Le gros des forces de Sayed Ahmed, chef des Senoussis, qui tenait tête aux Anglais dans le désert à la frontière occidentale de l'Egypte, vient d'être culbuté par nos alliés qui sont

entrés dans l'oasis de Sioua, le 5 février. Sayed Ahmed a dû fuir en plein désert, abandonnant 200 tués, des prisonniers, dont plusieurs officiers turcs, et un butin important.